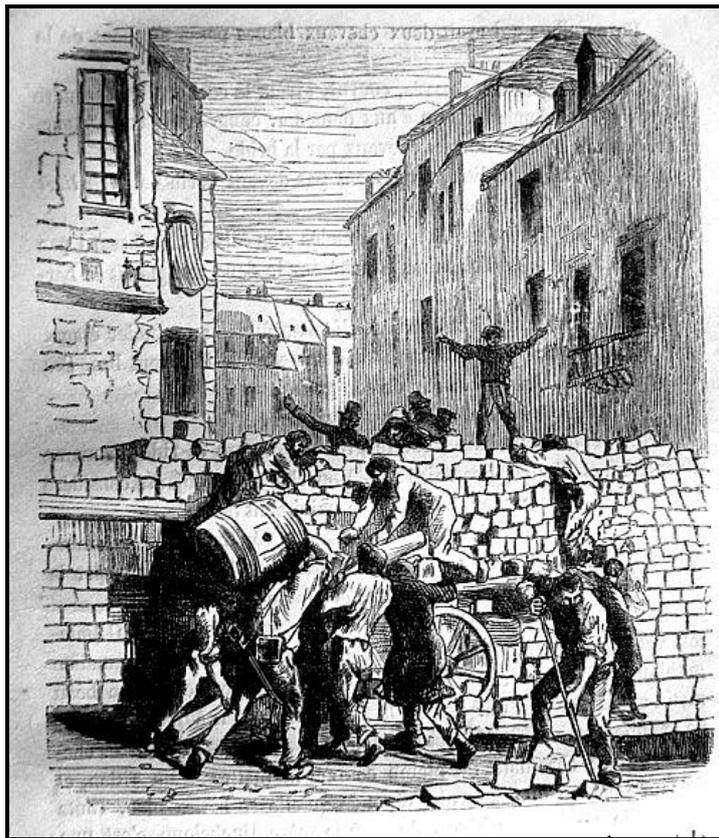


Alain Durieux

La barricade des Misérables

Victor Hugo et l'émeute



Gustave Brion (1824-1877) : La barricade des *Misérables*
(édition Hetzel-Lacroix, 1865)



Photographie de Victor Hugo par Nadar, prise à Bruxelles le 17 septembre 1862
(Maison de Victor Hugo, Paris - D.R.)

Avant-propos

Les critiques n'ont pas épargné *les Misérables*, cette « épopée de la canaille » selon le jugement de Lamartine. Barbey d'Aurevilly en trouvait le récit débraillé, Flaubert n'y apercevait « ni vérité ni grandeur », et Delacroix constatait : « nous sommes à cent lieues de la vérité et de la simplicité ». Et pourtant, quelle puissance dans l'imagination ! l'imagination dont le même Delacroix disait qu'elle est « la reine du vrai ». Quelle force dans l'évocation, quelle audace dans les rebondissements, même les plus attendus ! Fondé sur l'émotion, le roman est pleinement « populaire » au sens le plus profond du terme, car il peut être lu et relu selon des perspectives diverses qui, sous l'intense foisonnement des mots et des digressions, en révèlent l'étonnante richesse.

Arrêtons-nous par exemple à ce qu'Hugo appelle l'épopée de la rue Saint-Denis, et que nous nommerons plus brièvement *la barricade*. Lieu tragique mais rédempteur, celle-ci mérite qu'on y pénètre et qu'on s'y attarde. Episode majeur en tout cas, à propos duquel l'auteur écrit le 8 mai 1862, dans une lettre à Albert Lacroix : « Ce tableau d'histoire agrandit l'horizon et fait partie essentielle du drame. »

On peut aller plus loin pour en souligner l'importance : le roman ne contient pas seulement une barricade, il « est barricade, littérature barricadée : énorme entassement chaotique qui *fait arme de tout*, bricolage monstrueux au sens le plus guerrier du terme¹ ». L'ensemble de l'œuvre est un instrument de lutte contre les deux aspects de la misère, la misère matérielle et la misère morale ; et dans son combat, Hugo ne néglige aucun matériau, au risque de paraître « débraillé » comme peut l'être une barricade faite de bric et de broc. On trouve en tout cas dans ses acteurs l'empreinte d'un siècle tourmenté. Leur aventure individuelle se mêle plus ou moins à leur part de destin collectif² ; la marche chaotique de l'Histoire leur donne la vie, aussi bien que la meilleure structure psychologique qui leur fait parfois défaut. C'est pourquoi, « ressemblant à des personnages de légende, ils sont apparus plus tard comme des personnages réels, des personnages en quelque sorte historiques ».

Pour Emile Zola, « *Les Misérables*, cette épopée si factice de notre monde moderne, sont pleins de ces figures inoubliables, des ombres auxquelles le poète a donné des corps, par un miracle de son procédé lyrique. Tout cela ne tient pas debout, tout cela est faux, invraisemblable, ridicule même. N'importe, le grandissement des types en augmente le relief. On en reste obsédé³. » Yves Florenne écrira dans le même sens : « [Les Goncourt] n'ont rien

¹ Jean Maurel, "Dépaver l'enfer", in *Résister* (dir. G. Cahen coll. Morales), p. 115.

² cf. Roman et Bellosta, *Les Misérables, roman pensif*, op. cit., p. 133 .

³ Article paru dans *Le Bien public* du 1er avril 1878, cité par Roman et Bellosta, *ibid.*, p. 301.

compris : 'Situations et caractères, écrivent-ils, Hugo a bâti tout le livre avec du vraisemblable et non avec du vrai'. C'est le contraire : tout, dans le livre, est d'une parfaite invraisemblance (cette perfection même ferait songer) et d'une prodigieuse vérité¹.» Roger Ikor a écrit des pages suggestives sur la vérité du roman hugolien et de l'*existence* de ses personnages allégoriques². Pour autant, l'œuvre n'est ni une histoire romancée ni un roman historique. C'est un vrai roman, écrit par un témoin de son temps. Si Hugo prend dans l'Histoire des détails authentiques, c'est pour donner à la fiction sa réalité car « les petits détails sont le feuillage des grands événements ». Mais l'auteur nous avertit dans un projet de préface : « A ceux qui nous demanderaient si cette histoire est arrivée, nous répondrions que peu importe. [...] L'important (L'essentiel) n'est pas qu'une histoire soit véritable, mais qu'elle soit vraie ». Il ne sert à rien de relever tel ou tel anachronisme dans le cadre social de l'action : le romancier n'est pas un historien et, si l'histoire s'infiltré dans le roman, elle peut s'autoriser quelque vagabondage en avant ou en arrière.

Cependant, pour rendre une histoire aussi vraie que nature, il est préférable de la dater. C'est pourquoi, avant d'accompagner Hugo dans la vision de ce qu'il appelle « la figure réelle de cette effrayante aventure publique », il convient de la situer dans son cadre historique, ne serait-ce que pour en noter la bonne date : 1832. Ensuite seulement, nous pourrions voir surgir et mourir cette fameuse barricade, tout en découvrant ce que l'auteur pensait des émeutes qui ont jalonné son siècle³.

¹ Préface à l'édition des *Misérables*, au Club français du livre, 1962.

² R. Ikor, Le romancier populaire, in *Victor Hugo* coll. Génies et Réalités, p. 129-149.

³ Cette brève étude est la suite (complétée au fil des mois) d'une conférence donnée le 9 novembre 2002 à la Médiathèque Luxembourg de Meaux, à l'occasion du bi-centenaire de la naissance du poète. Les textes de Victor Hugo étaient lus par M. Charles Beauchart, directeur des affaires culturelles de la ville de Meaux.

Première partie : l'événement

1. Puisqu'il n'a pas la parole, le peuple s'exprime dans la rue

Le 25 juillet 1830, Charles X signe trois Ordonnances par lesquelles il entend mettre au pas l'opposition parlementaire et museler la presse. Le résultat ne se fait pas attendre : dans la nuit du 27 au 28, les barricades surgissent dans les rues de Paris où pendant trois journées restées glorieuses jaillit « l'éclair de la liberté » (Michelet). Hugo avait prophétisé, quelques semaines plus tôt :

Ecoutez, écoutez à l'horizon immense
Ce bruit qui parfois tombe et soudain recommence,
Ce murmure confus, ce sourd frémissement
Qui roule et qui s'accroît de moment en moment !
C'est le peuple qui vient ! c'est la haute marée
Qui monte incessamment par un astre attirée.

Cet astre, c'est la Liberté, bien sûr. Mais ceux qui ont fait cette révolution pour l'avènement d'une république sont floués : leur rêve est escamoté par La Fayette au profit du duc d'Orléans, présenté comme « la meilleure des républiques » et proclamé Roi des Français sous le nom de Louis-Philippe. Place donc aux banquiers.

Les manifestations politiques républicaines mêlées de soulèvements ouvriers ne tardent pas à mener la vie dure au gouvernement, en agitant la rue. Hugo, qui avait espéré pouvoir trouver « la chose république » sous « le mot monarchie », a averti le pouvoir dès le mois de septembre 1830 : « Vieillards, ne vous barricadez pas ainsi dans la législature, ouvrez la porte bien plutôt, et laissez passer la jeunesse. Songez qu'en lui fermant la chambre¹, vous la laissez sur la place publique ». Il est en effet pour la généralisation du droit de vote et l'abaissement de l'âge de l'éligibilité, car le peuple doit avoir la parole. Mais, attention, il faut « multiplier les chemins qui mènent à l'intelligence, à la science, à l'aptitude », à commencer par l'école.

Le citoyen doit pouvoir s'exprimer autrement que par la violence, mais de manière éclairée. Puisqu'on ne lui en donne pas les moyens², les années qui vont suivre seront pour le moins mouvementées ! Déjà, les 19 et 20 novembre 1827, sur fond de crise économique et de fièvre électorale, les républicains et des éléments incontrôlés avaient barré les rues de Paris avec des

¹ Celle des députés.

² En 1831, le nombre d'électeurs parisiens n'était que de 13 750, soit 1,75 % de la population . (Ph. Vigier, *Paris pendant la Monarchie de Juillet*, p. 386) En 1848, autre anomalie, sur neuf millions d'électeurs, la France comptera sept millions d'analphabètes.

échafaudages renversés, des tonneaux et des pavés. Les bourgeois avaient été priés d'allumer des lampions, notamment par des enfants, polissons en guenilles, jeunes ouvriers de 12 à 15 ans. C'étaient les premières barricades à Paris depuis la Fronde, depuis celles du 26 août 1648 provoquées par l'arrestation du conseiller Broussel et décrites par Alexandre Dumas dans *Vingt ans après* (chapitre 49) :

« Toute la ville semblait habitée d'êtres fantastiques ; on voyait des ombres silencieuses qui dépavaient les rues, d'autres qui traînaient et qui renversaient des charrettes, d'autres qui creusaient des fossés à engloutir des compagnies entières de cavaliers. Tous ces personnages si actifs allaient, venaient, couraient, pareils à des démons accomplissant quelque œuvre inconnue : c'étaient les mendiants de la cour des Miracles, c'étaient les agents du donneur d'eau bénite du parvis Saint-Eustache qui préparaient les barricades du lendemain.

Gondy regardait ces hommes de l'obscurité, ces travailleurs nocturnes, avec une certaine épouvante; il se demandait si, après avoir fait sortir toutes ces créatures immondes de leurs repaires, il aurait le pouvoir de les y faire rentrer. [...]

L'œuvre de révolte dura toute la nuit ainsi. Le lendemain, Paris en s'éveillant sembla tressaillir à son propre aspect. On eût dit d'une ville assiégée. Des hommes armés se tenaient sur les barricades, l'œil menaçant. [...]

Au milieu de tout cela circulaient, par bandes de cent, de cent cinquante, de deux cents, des hommes hâves, livides, déguenillés, portant des espèces d'étendards où étaient écrits ces mots : *Voyez la misère du peuple !* »

Dans un poème écrit au mois d'août 1830, qui sera publié au début des *Chants du Crépuscule* sous le titre *Dicté après Juillet 1830*, Hugo évoque l'atmosphère dans laquelle se déroulèrent les *Trois glorieuses* :

[...] Et la ville à grand bruit
Sur les lourds bataillons se rua jour et nuit.
En vain boulets, obus, la balle et les mitrailles,
De la vieille cité déchiraient les entrailles;
Pavés et pans de murs croulant sous mille efforts
Aux portes des maisons amoncelaient les morts ;
Les bouches des canons trouaient au loin la foule ;
Elle se refermait comme une mer qui roule,
Et de son rôle affreux ameutant les faubourgs,
Le tocsin haletant bondissait dans les tours !

Et il ajoute, à l'intention des acteurs de la Révolution :

Hier vous n'étiez qu'une foule :
Vous êtes un peuple aujourd'hui.

La distinction entre le peuple et la foule ou la populace est chez lui récurrente. Ainsi, dans la préface des *Voix Intérieures* datée du 24 juin 1837 : « Le poète a une fonction sérieuse [...] Il faut [...] qu'il ait dans le cœur cette sympathique intelligence des révolutions qui implique le dédain de l'émeute, ce grave respect du peuple qui s'allie au mépris de la foule ». Car, écrira-t-il plus tard, vraisemblablement en 1843, « la populace ne peut faire que des émeutes. Pour faire une révolution, il faut un peuple ». Il utilisera le même vocabulaire en 1861 en parlant de l'insurrection de juin 1848 : « la populace livre bataille au peuple. Les gueux attaquent le droit

commun ; l'ochlocratie s'insurge contre le démos¹». C'est pourquoi il convient de nuancer le propos de Louis Chevalier, selon qui Victor Hugo n'aurait fait que suivre, avec d'ailleurs quelques maladroites, l'évolution du langage entre 1830 et 1848. « Après la Révolution de 1848, écrit-il, les classes populaires de Paris cessent d'être qualifiées de populace pour n'être plus que le peuple² ». En réalité, Hugo n'a pas attendu 1848 pour opposer l'une à l'autre : dans son discours de réception à l'Académie française du 2 juin 1841, il ne craint pas de dire qu'il entre dans la fonction du poète « d'avoir les populaces en dédain et le peuple en amour³ ». Il insistera ensuite sur le pluriel employé, « les populaces », car il y a une populace d'en haut (l'égoïsme, l'oisiveté) et une populace d'en bas (l'envie et la paresse).

Grâce à ces journées de Juillet 1830, « le peuple » a repris confiance dans la force des pavés, même devant le canon des rois. La technique des barricades ainsi réinventée est désormais en réserve de l'activité insurrectionnelle. Elle appartient au génie parisien, notera Chateaubriand dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. A propos des journées de juin 1848, Ledru-Rollin déclarera lui aussi : « les barricades sont contagieuses, c'est la passion héréditaire de la population parisienne ». Et, un siècle plus tard, Julien Green dans son journal : « le plus singulier talent des parisiens c'est celui d'élever des barricades en très peu de temps et avec tout ce qui leur tombe sous la main ». Ou encore Julien Gracq : « le brûlant pavé de Paris, toujours prêt à se soulever en barricades, [...] symbole dynamique, explosif de la ville⁴ ». Certes, cette technique n'est pas employée dans chaque manifestation de colère et les troubles de la rue n'entraînent pas dans tous les cas une « guerre urbaine » ; mais ils entretiennent une atmosphère dans laquelle une véritable insurrection peut exploser et menacer sérieusement le gouvernement en place.

Le 15 décembre 1830 s'ouvre le procès des ministres de Charles X : pendant six jours, l'émeute vient battre devant les murs du Luxembourg où siègent les pairs.

Le 14 février 1831, une foule furieuse envahit et saccage l'église St-Germain-l'Auxerrois, où un office est célébré en souvenir de l'assassinat du duc de Berry⁵. Le lendemain, l'Archevêché est mis à sac. Hugo réfléchit alors au mécanisme qui peut transformer l'émeute en révolution. Il note, le 13 mars 1831 :

« L'émeute est la première des diverses formes violentes qu'il est dans la loi d'une révolution de prendre. L'émeute, c'est l'engorgement des intérêts nouveaux, des idées nouvelles, des besoins nouveaux, à toutes les portes trop étroites du vieil édifice politique [...] Il est de l'essence de l'émeute révolutionnaire, qu'il ne faut pas confondre avec les autres sortes d'émeute, d'avoir presque toujours tort dans la forme et raison dans le fond⁶. »

Pour lui, en débouchant sur une révolution réussie, une émeute apporte la preuve de sa légitimité, de son bien-fondé, mais sa violence éventuelle reste une erreur. Erreur à plus forte raison, lorsque l'émeute violente n'accède pas au niveau des grandes idées et qu'elle ne mérite pas (il le précisera trente ans plus tard) le nom d'insurrection.

¹ *Les Misérables* (V, I, 1). L'ochlocratie est le gouvernement par la foule, la multitude, la populace ; le démos désigne le peuple.

² L. Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses*, op. cit. ; notamment p. 92 et 468.

³ Œuvres complètes, éd. Laffont, *Politique*, p. 104.

⁴ *En lisant, en écrivant*, p. 285.

⁵ François Arago commandait la 12^{ème} Légion de la Garde nationale chargée de rétablir l'ordre, cependant que son frère Etienne avait rejoint les émeutiers.

⁶ *Choses vues*, ed. Folio, I.115 .

Du 17 au 21 septembre, des émeutiers pillent les boutiques d'armuriers et tentent d'élever des barricades ; ils menacent la Chambre des députés, pour marquer leur soutien aux insurgés polonais écrasés par une répression féroce. L'ordre est rétabli par la mise en place de forces considérables, mais le préfet de police Saulnier écrit à son ministre : « l'émeute n'est pas détruite, elle se repose ».

En novembre 1831, les premières véritables insurrections économiques couvrent Lyon de cadavres : les canuts luttent pour tenter d'imposer un tarif minimum et d'échapper à la misère. Blanqui, l'un des dirigeants de la Société des Amis du Peuple, parlera un mois plus tard de « cette armée de spectres à demi-consumés par la faim, courant sous la mitraille pour mourir au moins d'un seul coup ». Mais ce cri de détresse sera mal entendu. Avec pourtant dix années de recul, le 4 septembre 1841, Hugo n'aura apparemment pas encore pris toute la mesure de l'évènement ; il se bornera à regretter l'effusion de sang de part et d'autre, sans prendre parti :

Le soldat fratricide égorgeait l'ouvrier ;
L'ouvrier sacrilège, aveugle meurtrier,
Massacrait le soldat son frère ;
Peuple, armée, oubliaient qu'ils sont du même sang ;
Et les peuples pensifs disaient en frémissant :
O siècle ! ô patrie ! ô misère ! ¹

L'excitation politique et sociale couve au sein d'associations contraintes de rester plus ou moins secrètes par une législation hostile et une répression vigilante. Le gouvernement paraît insensible à la faim du peuple ; il préfère emprisonner Raspail, le médecin des pauvres, pour « offense au Roi ». Le préfet de police a pourtant signalé en haut lieu l'échauffement des esprits par suite du marasme économique, du chômage, de la cherté du pain. Le 11 septembre 1831 déjà il avait écrit au ministre de l'Intérieur : « cette misère touche à son comble et il est impossible que ceux qui en sont les victimes ne suscitent pas à l'administration de graves embarras s'ils se voient réduits à l'emploi des moyens les plus violents pour arriver à une situation moins affreuse ».

Le deuxième anniversaire des Trois Glorieuses promet d'être « chaud ». Dans le journal *L'Avenir*, un prêtre agite l'éventualité d'un « soulèvement général des pauvres contre les riches² ». Le 29 mars 1832, parmi les masques car c'est la mi-carême, les autorités sanitaires proclament l'arrivée à Paris du choléra-morbus. La préfecture de police organise le nettoyage des rues et l'enlèvement des ordures, ce qui provoque la révolte des chiffonniers qu'on assimilait alors à des sauvages car leurs logements étaient « infects et dégoûtants ». Henri Heine écrit, le 19 avril : « nous vîmes la plus repoussante de toutes les émeutes : les nouvelles voitures de nettoyage furent versées et jetées dans la Seine ; les chiffonniers se barricadaient à la porte St Denis, et les vieilles marchandes en loques combattirent avec leurs grand parapluies sur la place du Châtelet³ ». Hugo n'en écrit mot, et pourtant il n'a pu ignorer la révolte : l'aurait-il trouvée méprisable ? elle était pourtant le signe d'une misère extrême.

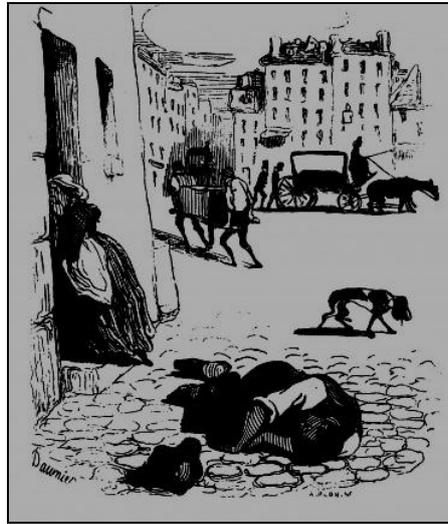
L'épidémie de choléra continue ses ravages; elle frappe plus durement les quartiers populaires, mais n'épargne pas les grands de ce monde, ni le baron Cuvier, ni même le

¹ in *Toute la Lyre*, XXXVII.

² cité par A. Gueslin, *Gens pauvres, pauvres gens dans la France du XIX^e siècle*, op. cit., p. 107.

³ H. Heine, *De la France*, texte établi par G. Höhn et B. Morawe, Paris, tel Gallimard 1994, p. 111.

président du conseil Casimir Perier. Depuis la mi-avril, on savait le général Lamarque atteint par le mal ; sa mort, le 1er juin, plonge le peuple dans la consternation.



Daumier, "Le Choléra-morbus à Paris en 1832"

Lamarque avait été un héros des guerres de la Révolution et de l'Empire : engagé volontaire en 1792, général en 1801, il s'était distingué à Austerlitz, puis dans l'armée de Naples, à Wagram, puis en Espagne. A Sainte-Hélène Napoléon, qui pendant les Cent-Jours l'avait chargé de pacifier la Vendée, avait déclaré : « Il y a fait merveille, dépassant mes espérances » ; s'il n'y avait eu la défaite, l'empereur l'eut fait maréchal. Mais surtout, élu député des Landes en 1828, Maximilien Lamarque était devenu un leader de l'opposition libérale, et bénéficiait d'une immense popularité car il était aussi courageux à la tribune qu'il avait été brave sur les champs de bataille. Ses obsèques apparaissent comme une bonne occasion de manifester, et les républicains vont agir plus tôt que prévu, car un enterrement peut être une bonne « occasion de renaître¹ ».

¹ *Les Misérables*, Livre X, chap. 3.

2. Lorsqu'un cortège funèbre provoque une tragédie

Depuis plusieurs années, les enterrements provoquaient en effet d'importants rassemblements. Maurice Agulhon l'a bien expliqué, « ce qui ressemble le plus aux défilés politiques de notre temps, ce sont les cortèges d'enterrement d'hommes célèbres, cortèges dont le caractère funèbre et par conséquent sacré, empêche qu'on les interdise. [...] On y vient en foule pour se compter ; on déploie drapeaux et insignes, on crie des mots d'ordre¹ ». Déjà sous le règne de Charles X, le 30 novembre 1825, une foule de près de 100.000 personnes avait accompagné le général Foy au cimetière du Père-Lachaise malgré une pluie diluvienne, pour célébrer la mémoire du remarquable orateur qui avait incarné à la Chambre l'opposition au régime. Ce n'était qu'un début. Le 27 mars 1827, un incident macabre avait marqué les funérailles du duc de la Rochefoucauld-Liancourt² : on s'était disputé son cercueil tant et si bien que celui-ci était tombé sur le pavé en se brisant, et la dépouille avait roulé dans la boue. Les obsèques de Jacques Manuel le 24 août de la même année, puis celles de Benjamin Constant en décembre 1830, celles enfin de l'abbé Grégoire en novembre 1831, avaient également provoqué d'importants rassemblements.

Ainsi, « la mort convoque, rassemble, emplit les rues de Paris » (Michel Winock). Puisqu'il n'est pas admis à voter, le peuple s'exprime dans la rue. Pour disperser les manifestants, l'intervention des sergents de ville ne suffit pas ; la garde nationale, voire l'infanterie de ligne sont alors appelés à la rescousse. Non sans risque, car dans la bousculade un coup de feu est facilement tiré ; et dès que le sang a coulé on appelle « Aux armes ». On court, on élève des barricades pour résister et gêner la progression des troupes. C'est exactement ce qui va se produire pour les obsèques du général Lamarque, le 5 juin 1832.

Le faubourg St Germain prend « un aspect redoutable et le tumultueux réseau des rues s'empli de rumeurs », écrira Hugo³. Les premiers rassemblements se forment dès 8 heures . A 11 heures 30, le convoi funèbre quitte la maison mortuaire près du Palais Royal. Lentement, fébrilement, il chemine avec toute « la pompe militaire officielle, un peu accrue par les précautions ». Deux bataillons, tambours drapés⁴, fusils renversés, et dix mille gardes

¹ M. Agulhon, *Les citadins et la politique au temps de la monarchie bourgeoise*, op. cit. p. 565.

² Député de la noblesse libérale de Clermont-en-Beauvaisis aux Etats-Généraux, il avait présidé le Comité de mendicité de la Constituante et présenté à ce titre un *Plan de travail pour l'extinction de la mendicité*, dans lequel on pouvait lire : « Celui qui existe a le droit de dire à la société : Faites-moi vivre ; la société a également le droit de lui répondre : Donne-moi ton travail. ». Emigré en Angleterre en 1792, il voyagea en Amérique et au Canada avant de revenir en France en 1799. Pair de France (1814) , il avait fondé avec Benjamin Delessert la Caisse d'épargne de Paris en 1818. Parce qu'il avait protesté contre les atteintes portées à l'esprit de la Charte après 1823, il se vit retirer les fonctions officielles qu'il exerçait dans le domaine sanitaire, social et carcéral. Depuis lors, il avait rallié les rangs de l'opposition .

³ Les citations qui suivent sont au Livre X, chap. 3, des *Misérables*.

⁴ N. Parfait écrira qu'on entendait "le tocsin du tambour frissonnant dans l'espace".

nationaux, sabre au côté, escortent le cercueil. Des jeunes gens traînent le corbillard, suivis par les officiers des Invalides.

« Puis venait une multitude innombrable, agitée, étrange, les sectionnaires des Amis du Peuple, l'Ecole de droit, l'Ecole de Médecine, les réfugiés de toutes les nations, drapeaux espagnols, italiens, allemands, polonais, drapeaux tricolores horizontaux, toutes les bannières possibles, des enfants agitant des branches vertes, des tailleurs de pierre et des charpentiers qui faisaient grève en ce moment-là même, des imprimeurs reconnaissables à leurs bonnets de papier, marchant deux par deux, trois par trois, poussant des cris, agitant presque tous des bâtons, quelques-uns des sabres, sans ordre et pourtant avec une seule âme, tantôt une cohue, tantôt une colonne .

[...] Une foule armée passait, une foule effarée regardait.

De son côté le gouvernement observait . Il observait, la main sur la poignée de l'épée. On pouvait voir, tout prêts à marcher, gibernes pleines, fusils et mousquetons chargés, place Louis XV, quatre escadrons de carabiniers, en selle et clairons en tête; dans le pays latin et au Jardin des plantes, la garde municipale, échelonnée de rue en rue; à la Halle aux vins un escadron de dragons, à la Grève une moitié du 12^{ème} léger, l'autre moitié à la Bastille, le 6^{ème} dragons aux Célestins, de l'artillerie plein la cour du Louvre .[...] Le pouvoir inquiet tenait suspendus sur la multitude menaçante vingt-quatre mille soldats dans la ville et trente mille dans la banlieue. »

A hauteur de la rue de la Paix, le cortège oblique vers la place Vendôme pour rendre à Napoléon l'hommage que lui doit toute manifestation populaire ; plusieurs incidents s'y produisent¹, qui le rendent plus menaçant. Des élèves de l'Ecole Polytechnique et de l'Ecole vétérinaire d'Alfort l'ont rejoint², cependant que de longues files de curieux descendent le faubourg Saint-Antoine. « Un certain bouillonnement terrible commence à soulever la foule³ ». Le corbillard dépasse la Bastille, suit le canal, traverse le petit pont, atteint l'esplanade du pont d'Austerlitz où il s'arrête. La cohue fait silence pour les discours.

Soudain apparaît un cavalier vêtu de noir et brandissant quelque chose qui ressemble à un drapeau rouge. Apparition d'un instant, mais qui, comme une houle, remue la multitude. Il n'en

¹ Il y avait des précédents : le 5 mai 1831, pour célébrer le 10^{ème} anniversaire de la mort de l'Empereur, ses fidèles s'étaient réunis autour de la Colonne au sommet de laquelle le gouvernement avait un mois plus tôt décidé de rétablir la statue de Napoléon. Le général Mouton, comte de Lobau, commandant la garde nationale parisienne, avait fait arroser les manifestants au moyen de pompes à incendie, ce qui lui avait valu le surnom de Comte de Lancelot ; et le dessinateur Philippon l'avait représenté en duc de Seringapatam survolant la place Vendôme à cheval sur une énorme seringue devenue pour la circonstance "pièce d'artillerie destinée à faire évacuer les forteresses et à opérer sur les derrières de l'ennemi" ! Le 5 mai 1832, une nouvelle manifestation autour de la Colonne avait été énergiquement dispersée par les forces de l'ordre. Coups de feu, arrestations, condamnations venaient de démontrer une fois de plus la dangerosité du lieu. Lieu salubre et recherché, puisque quelques jours plus tôt, le 19 avril, Henri Heine avait écrit : "Les bonapartistes assurent qu'aussitôt qu'on ressent les symptômes du choléra, il suffit de lever les yeux vers la colonne de la place Vendôme pour guérir." (*De la France*, op. cit., p.118)

² Les élèves de l'Ecole polytechnique avaient été consignés; ils avaient demandé en vain qu'un des leurs fût autorisé à tenir l'un des cordons du corbillard. Mais, forçant la consigne, ils avaient renversé le général Tholosé, qui voulait leur empêcher de sortir : ils accouraient donc, prêts à se jeter dans l'insurrection. (Cf. Louis Blanc, *Histoire de dix ans*, cité in Sayre et Löwy, *L'insurrection des Misérables*, p. 92) L'Ecole fut dissoute dès le 7 juin. Un élève de l'Ecole vétérinaire d'Alfort devait être tué alors qu'il agitant un drapeau (rouge ?) et criait "Vive la République !" , sur le toit du 30 rue Saint-Martin. (J. Lucas-Dubreton, *Louis-Philippe et la machine infernale, 1830-1835*, p. 119)

³ Ce mot de "bouillonnement" est un classique pour l'émeute. A propos des révolutions européennes qui suivirent celle de 1830, Louis Blanc avait parlé du « plus vaste bouillonnement dont il soit fait mention dans l'histoire des agitations humaines ». (cité par S. Charléty, *La Monarchie de Juillet*, p. 27)

faut pas plus pour que, sur la rive gauche, la cavalerie viennoise barrant le pont, et que les dragons prennent position sur la rive droite, le long du quai Morland ; en silence, « avec un air d'attente sombre », ils s'approchent de la foule jusqu'à la toucher.

« Que se passa-t-il dans cette minute fatale ? personne ne saurait le dire . C'est le moment ténébreux où deux nuées se mêlent [...]. Trois coups de feu partirent subitement, [...] et tout à coup on vit du côté opposé au quai Morland un escadron de dragons qui était resté dans la caserne déboucher au galop, le sabre nu, par la rue Bassompierre et le boulevard Bourdon, et balayer tout devant lui. »



Brigadier de Dragons

On ne saura jamais comment l'échauffourée a basculé dans l'affrontement généralisé et, jusqu'à la nuit, personne ne saura analyser les faits dans leur ensemble. Les combats, engagés vers 17 heures, connaîtront leur plus forte intensité vers 19 heures. Les détails que donnera Victor Hugo dans *les Misérables* sont crédibles ; ils ancreront solidement le roman dans la réalité de l'évènement. C'est pourquoi nous pouvons les citer :

« La tempête se déchaîne, les pierres pleuvent, la fusillade éclate, beaucoup se précipitent au bas de la berge et passent le petit bras de la Seine aujourd'hui comblé ; les chantiers de l'île Louviers, cette vaste citadelle toute faite, se hérissent de combattants ; on arrache des pieux, on tire des coups de pistolet, une barricade s'ébauche, les jeunes gens refoulés passent le pont d'Austerlitz avec le corbillard au pas de course et chargent la garde municipale, les carabiniers accourent, les dragons sabrent, la foule se disperse dans tous les sens, une rumeur de guerre vole aux quatre coins de Paris, on crie : aux armes ! on court, on culbute, on fuit, on résiste. La colère emporte l'émeute comme le vent emporte le feu. »

Les troupes de ligne et les dragons enlèvent les premières barricades ; mais des hommes haletants brisent les réverbères, détellent les voitures, dépaient les rues, déracinent les arbres, roulent les tonneaux, entassent pavés, moellons, meubles et planches pour en élever près de trente autres dans le quartier des Halles. Ainsi, « la barricade Saint-Méry fut construite à l'aide du renversement d'une voiture destinée au transport des farines et de l'enlèvement des échafaudages et de la clôture en planches d'une maison en démolition dans la rue Aubry-le-

Boucher¹. » La mairie du 8^{ème} arrondissement est aux mains des insurgés. En fin de soirée, Louis-Philippe passe en revue les troupes, place du Carrousel : il a pris la mesure de l'événement, et tient à affirmer sa présence.

On peut lire sur une feuille publiée chez Garson, fabricant d'images 25 rue de la Huchette, le texte d'une *Cantate sur les Troubles de juin 1832* qui souligne l'importance de la venue du roi sur les lieux de l'émeute. Cette feuille² est intitulée *Grands détails sur les 3 fléaux de la France*. On y voit tout d'abord une caricature favorable à la Monarchie de Juillet, puisqu'elle met sur un même plan les Carlistes (légitimistes, fidèles à Charles X), les républicains et le choléra.

« Trois grands fléaux affligent la France : la guerre civile, sous le masque des républicains, la famine sous celui du carlisme, et la peste sous celui du choléra-morbus. On commence depuis quelques jours à se sentir soulagé des deux premiers, qui n'étaient pas cependant les moins acharnés, puisqu'ils ont fait périr depuis deux ans un quart de la population, ruiné la moitié, et ôté les moyens d'existence à une bonne partie. La recette pour s'en purger a déjà été mise en usage ; elle est connue de MM. les gardes nationaux de Paris et de la banlieue, des gardes municipaux, des dragons, des carabiniers, etc., etc., ce qui rend inutile de les rapporter ici ; seulement nous donnerons quelques notions reconnues par nos médecins, sur la manière de prévenir, ou, en cas d'attaque du choléra-morbus, de donner les premiers soins au malade en attendant les secours de l'art, qui sont quelquefois trop tardifs pour une maladie qui fait des progrès aussi rapides sur notre individu en peu d'heures. »

Après ces conseils de santé publique, viennent les paroles de la Cantate, chantée sur l'air de *T'en souviens-tu*.

Comme ils suivaient les tristes funérailles
D'un noble preux, d'un vaillant général
Qui prodigua son sang dans vingt batailles
Et dont le cœur voulait l'ordre légal,
Des factieux insultant à sa gloire,
Ont arboré ce signe détesté,
Ce vil bonnet de funeste mémoire,
De l'anarchie et non de liberté.
Improvisant une autre saturnale,
On les a vu chanter un jour de deuil,
Chercher le trouble, appeler le scandale
Et blasphémer en suivant un cercueil.
Que voulaient-ils ? pourquoi cette furie ?
Pourquoi brandir ces piques, ce poignard ?
D'un noir complot la trame était ourdie,
De la révolte ils levaient l'étendard.
Des hommes purs, la voix se fit entendre,
Loin d'exciter à la sédition,
Du héros mort ils honoraient la cendre,
Ils engageaient le peuple à l'union.

¹ N. Parfait, *L'aurore d'un beau jour*, op. cit., p. 100.

² Reproduite par Patrice Bourdelais et André Dodin (*Visages du choléra*, op. cit., p. 20 et 21), cette feuille paraît avoir échappé à Thomas Bouchet, auteur de *Le Roi et les barricades*.

Ce fut en vain !... une horde effrénée,
 Sourde à la voix de ces hommes d'honneur,
 Tire aussitôt, d'une ardeur forcenée,
 Sur des soldats sans reproche et sans peur.
 Le sang coulait, et toujours provoquée,
 La troupe dut se défendre à la fin,
 Elle voulut, lasse d'être attaquée,
 Venger les lois, l'ordre et le souverain ;
 Mais aussitôt les fauteurs d'anarchie,
 Exécutant leurs funestes projets,
 Vont déchirer le sein de leur patrie ;
 Pour satisfaire à de vils intérêts.
 C'en était fait, et la guerre civile
 Allait sans doute anéantir nos lois,
 On vit encor les quartiers de la ville
 Barricadés, envahis une fois ;
 Mais le danger, la raison, la justice,
 Firent armer citoyens et soldats
 Que n'arrêtait alors nul sacrifice,
 Et qui trouvaient trop souvent le trépas.
 Mais aussitôt notre roi populaire
 Vint nous guider au milieu du danger,
 Les révoltés mordirent la poussière,
 Car pour les vaincre il n'eut qu'à se montrer.
 De nos soldats la valeur intrépide,
 Des citoyens le courage indompté
 Ont renversé le complot homicide
 Et rétabli l'ordre et la liberté. »

Le faubourg Saint-Antoine est dégagé le lendemain, en fin de matinée, et les forces de l'ordre peu à peu reprennent en main la situation. A midi, le roi peut parcourir la capitale à cheval. Mais d'importants nids de résistance subsistent, principalement autour du cloître Saint-Merry, dont la barricade ne tombe que vers 17 heures - la dernière. Tout au long de la journée, dirigée par Charles Jeanne, elle avait repoussé désespérément des assauts sanglants qu'appuyait l'artillerie, et sa prise s'accompagne d'un véritable massacre. La barricade du cloître Saint-Merry restera le symbole de l'insurrection.

On comptera sur l'ensemble des deux journées plus de 150 morts parmi les insurgés, presque autant du côté des forces de l'ordre ; 1500 arrestations, suivies de 82 condamnations par les jurys d'assises, dont 7 à la peine de mort (commuée par le roi en déportation). Le *Procès des vingt-deux accusés du Cloître Saint-Méry*¹ s'ouvrira quant à lui le 23 octobre 1832 devant la Cour d'Assises de la Seine². Voici leurs noms, d'après le compte-rendu des débats :

« Leclerc, tambour dans la 7^e légion de la garde nationale (absent) ; Jules Jouanne, commis-marchand (absent) ; Jeanne, ex-employé ; Louis Rossignol, âgé de 33 ans, ancien négociant ; Jean Goujon, âgé de 45 ans, cordonnier, né à Metz, demeurant à

¹ Titre du récit des audiences, augmenté de pièces justificatives, paru dès 1832 chez Rouanet à Paris et vendu "au profit des cinq condamnés".

² Le jury comprenait 3 propriétaires, 3 avocats, 1 imprimeur, 1 mercier, 1 marchand d'étoffes de soie, 1 marchand de meubles, 1 marchand de soieries, 1 notaire.

Paris, rue Neuve-Saint-Méry, n° 24 ; Jean Vigouroux, âgé de 22 ans, fusilier au 62^e régiment de ligne ; Joseph Fradelle, âgé de 19 ans, ébéniste, né à Milan ; Jérôme Falcy, âgé de 23 ans, serrurier, né en Savoie ; Joseph Rojon, âgé de 33 ans, peintre en bâtiment et tambour dans la garde nationale ; Pierre Fourcade, âgé de 34 ans, commis-marchand ; Alexandre-Charlemagne Métiger, âgé de 18 ans, cordonnier ; François Bouley, âgé de 26 ans, tailleur de pierres ; François-Félix Conilleau, âgé de 20 ans, graveur ; Henri-François Dumineray, âgé de 21 ans, commis- libraire ; Louis-Félix Mulette, âgé de 19 ans, bonnetier ; Christophe Maris, âgé de 17 ans, ouvrier en boutons ; Paul Renouf, âgé de 21 ans, tailleur de pierres ; Alexandre Coiffu, âgé de 19 ans, boutonier ; Lusky-Grimbert, âgé de 25 ans, marchand ; François Gentillon, âgé de 23 ans ; Charles Fournier, âgé de 28 ans, limonadier ; Louise-Antoinette Alexandre, âgée de 29 ans, dame de comptoir. »



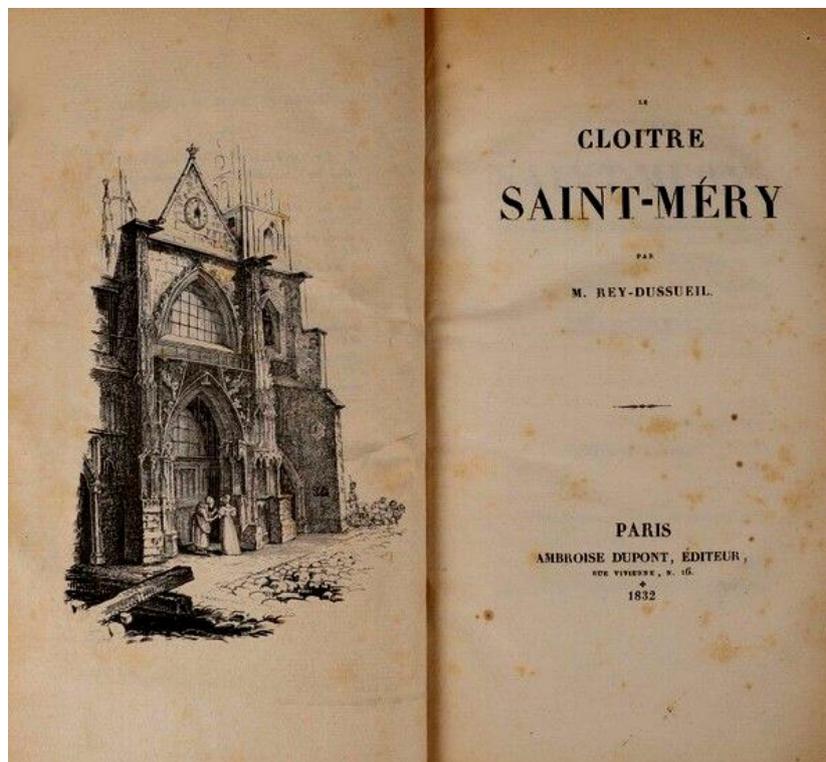
Charles Jeanne

A l'issue de la neuvième audience, le 31 octobre, la Cour rendra son arrêt, condamnant Charles Jeanne à la déportation à vie, Rossignol à huit ans de réclusion, Goujon et Vigouroux à six années de la même peine, Rojon à dix ans de travaux forcés, Fourcade à cinq ans de prison ; les autres accusés seront acquittés.

Voilà qui faisait un beau sujet de plainte ... et de roman.

3. Une postérité pour une insurrection

A la fin de l'été 1832, Marius Rey-Dussueil livre au public *Le Cloître Saint-Méry*, roman historique¹ dans lequel il célèbre le courage des combattants de juin. Annoncé par la *Bibliographie de la France* du 15 septembre 1832, l'ouvrage est aussitôt saisi et tous les exemplaires placés sous séquestre. Ses dernière lignes étaient en effet pour le moins engagées :



BnF Gallica

« Nobles victimes, qui avez doté le cloître Saint-Méry d'un de ces noms qui sonnent à l'oreille à l'égal des Thermopyles, votre chute a été plus éclatante que le plus beau triomphe. Vous morts, le pouvoir ne s'est pas même cru en sûreté derrière toute une armée ; dans sa peur, il a brisé la loi, et il a voulu régner par le glaive. Et quand le calme a été rétabli, quand, vos têtes à la main, il a mendié l'alliance de l'étranger, il s'est fait contre lui un rempart de vos corps ; il leur a dit : Voilà comment les Français savent mourir !...

¹ Il est donc devenu rarissime, mais Victor Hugo pourra le consulter et s'en inspirer, car le roman était suivi de plusieurs "documens historiques" de grand intérêt..

Un jour viendra où ce champ de bataille sera visité comme un saint monument, où vos noms se transmettront de bouche en bouche à la mémoire la plus reculée ; car aux jeunes hommes appartient l'avenir, et votre dévouement en a hâté la venue ! »

Poursuivis pour excitation à la haine et au mépris du gouvernement, ainsi que pour provocation (non suivie d'effet) à la rébellion, l'auteur et l'éditeur comparaissent le 28 février 1833 devant la cour d'assises de la Seine. Voici comment le correspondant du *Précurseur* rend compte de l'audience : « Après deux heures de délibération, le jury a déclaré que l'ouvrage contenait la provocation à la rébellion, mais que les prévenus n'étaient pas coupables. En conséquence, les prévenus ont été acquittés. [Mais] la destruction des exemplaires saisis a été ordonnée¹. »



BnF Gallica

Quelques semaines plus tard, le jeune Noël Parfait tente à son tour de conjurer l'oubli et dédie son poème *L'Aurore d'un beau jour*² « aux mânes des martyrs du Cloître St-Merry ». Et il ne craint pas d'exprimer dans ses derniers vers son opposition au régime de Juillet, car ces martyrs étaient « dix-sept héros [...] tombés sous le fer de soldats cannibales, [...] massacrés au sanglant abattoir [...] pour abreuver la rage du Pouvoir. »

Et Paris, du plus fort esclave tributaire,
Demain s'éveillera sous un jour militaire ...
Pour décimer le Peuple et conserver le Roi,
Demain, le ministère aura brisé la loi !...
Demain, plus de repos pour les cœurs magnanimes !...
Partout des échafauds et partout des victimes ...
Demain, des hommes purs qu'idolâtre Paris,
La royale vengeance aura fait des proscrits !..

¹ *Le Précurseur, Journal constitutionnel de Lyon et du Midi*, n° du 3 mars 1833.

² *L'aurore d'un beau jour. Episodes des 5 et 6 juin 1832, Suivis de notes et documents*, Paris, chez Bousquet, mai 1833. 114 p. (consultable sur Gallica).

Puis un noir tombereau, de cadavres avide,
A plein trois fois chargé, reviendra trois fois vide,
Et s'en ira, trois fois, étaler le néant
Sur l'humide pavé d'un sépulcre béant ...

Alors, malheur à ceux qu'oublie la mitraille !
Malheur aux survivants de la grande bataille !...
Le rancunier Pouvoir n'aura point de repos
Qu'il n'ait supplicié le dernier des héros !...
En tous lieux, à toute heure, avec la même rage,
Ses sbires traqueront les débris du naufrage ...
Partout un nouveau piège entravera leur pas ;
Vivants, il leur faudra souffrir mille trépas !!...

Et quand, depuis le jour de la sanglante scène,
Douze rapides mois seront passés à peine,
Déjà pour la leçon des siècles à venir
Plus rien n'en restera qu'un vague souvenir ...
Plus rien ne parlera de la révolte éteinte,
Qu'un stigmaté d'obus, une muette empreinte¹ ...
Et, devant Saint-Merry, le passant arrêté,
Tout bas, dira parfois : **CI-GIT LA LIBERTE !**

C'en était trop : au mois de septembre 1833, la cour d'assises de la Seine condamnera l'auteur à deux ans de prison et cinq cents francs d'amende, et ordonnera la destruction de son livre.

D'autres auront le courage des larmes. Ainsi Hégésippe Moreau, dans un *Chant funèbre* :

« Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes.
Du moins, en face des bourreaux,
Ayons le courage des larmes ! »

ou Agénor Altaroche, dans *Deuil*

« Morts ! morts ! Ils ne sont plus ! ils ne sont plus nos frères !
Le trépas a fermé leurs sanglantes paupières. [...]
Ils ne sont plus ! Malheur ! pleurons ces morts sublimes !
Juillet les avais vus si beaux, si magnanimes !
Ils avaient incrusté tant de gloire à leur nom !
Leurs âmes à nos cœurs savaient si bien répondre. »

Et, en 1871, Paul Verlaine fera cet aveu dans *Des morts* :

¹ Noël Parfait explique en note : « Un boulet, parti de Saint-Nicolas-des-Champs, a imprimé sur l'un des piliers latéraux de l'église Saint-Merry, une marque blanche, profonde et ineffaçable : c'est le seul vestige qui reste aujourd'hui de la grande lutte de Juin ... Quelle leçon pour l'histoire !!! ... » On voit qu'il utilisait volontiers les points d'exclamation ...

O Cloître Saint-Merry funèbre ! sombres rues !
Je ne foule jamais votre morne pavé
Sans frissonner devant les affres apparues.

L'événement a donc gardé sa charge subversive dont témoignait Henri Heine, lorsqu'il écrivait, le 6 juin 1832 :

« Il est maintenant quatre heures, et il pleut à verse. Cela est très fâcheux pour les patriotes qui se sont barricadés pour la plupart dans le quartier Saint-Martin, et reçoivent peu de renforts. Ils sont cernés de tous côtés, et j'entends dans ce moment une très forte canonnade. J'ai ouï dire qu'il y a deux heures, le peuple avait encore grand espoir de vaincre, mais que, maintenant, il ne s'agissait plus que de mourir héroïquement. Beaucoup n'y manqueront pas. Comme je demeure près de la porte Saint-Denis, j'ai passé toute la nuit sans dormir ; le feu ne discontinua presque pas. Le tonnerre du canon éveille maintenant dans mon cœur le plus douloureux écho. C'est un malheureux événement qui aura des conséquences plus malheureuses¹. »

Dix jours plus tard, il devait revenir sur l'héroïsme des "patriotes" :

« Malheureux Lamarque ! que de sang ont coûté tes funestes funérailles ! Et ce n'était pas des gladiateurs esclaves ou loués qui s'égorgeaient pour rehausser par le jeu des combats la vaine pompe d'une fête funèbre. C'était la fleur d'une jeunesse exaltée qui sacrifiait sa vie pour les sentiments les plus sacrés, pour le songe le plus généreux de son âme. Ce fut le sang le plus pur qui coula rue Saint-Martin, et je ne crois pas qu'on ait bataillé plus vaillamment aux Thermopyles qu'à l'entrée des petites rues Saint-Méry et Aubry-le-Boucher, où, à la fin, une poignée d'environ soixante républicains se défendirent contre soixante mille hommes de la ligne et de la garde nationale, et les repoussèrent deux fois². »

De son côté, Chateaubriand a noté, le 10 juin : « Le convoi du général Lamarque a amené deux journées sanglantes et la victoire de la quasi-légitimité sur le parti républicain. Ce parti incomplet et divisé a fait une résistance héroïque. » Regrettant que l'on puisse en 1832 envisager d'exécuter ceux qui avaient remporté la victoire de Juillet 1830, il n'approuve pas les réactions du pouvoir. D'ailleurs, dans le même temps celui-ci s'inquiétait du mouvement qui se faisait autour de la duchesse de Berry, et le légitimiste Chateaubriand allait être arrêté quelques jours plus tard.

Reçu en octobre 1830 à la 4^{ème} batterie de l'artillerie de la Garde nationale, Alexandre Dumas avait été chargé par la famille du général Lamarque de faire prendre à l'artillerie la place qu'elle devait occuper derrière le char funèbre. Voici comment il décrira le cortège empruntant les boulevards, contournant la Madeleine, avant d'être attiré vers la place de la Concorde pour faire autour de la colonne « une promenade » non prévue au programme :

« Pas un des bruits ordinaires aux grandes réunions d'hommes ne s'échappait de cette foule. De temps en temps seulement, un signal était donné, et, avec une incroyable simultanéité, ce cri était poussé par cent mille voix, tandis que s'agitaient drapeaux, bannières, pennons, branches de laurier, branches de chêne : - Honneur au général Lamarque !... Puis toutes les bouches se fermaient [...] Tout rentrait dans le silence, et

¹ Henri Heine, *De la France*, éd. Höhn et Morawe, *op. cit.*, p.187.

² *Ibid.*, p. 172.

presque dans l'immobilité de la mort. Et cependant, il y avait quelque chose d'invisible qui planait dans l'air, et qui murmurait tout bas : « Malheur¹ » !

Il a par ailleurs rapproché 1832 de 1830 :

« Ceux qui ont fait la révolution de 1830, c'est cette jeunesse ardente du prolétariat héroïque qui allume l'incendie, il est vrai, mais qui l'éteint avec son sang ; ce sont ces hommes du peuple qu'on écarte quand l'œuvre est achevée, et qui, mourant de faim, après avoir monté la garde à la porte du Trésor, se haussent sur leurs pieds nus, pour voir, de la rue, les convives parasites du pouvoir, admis, à leur détriment, à la curée des charges, au festin des places, au partage des honneurs. Les hommes qui firent la révolution de 1830 sont les mêmes hommes qui, deux ans plus tard, pour la même cause, se firent tuer à Saint-Merry. Seulement, cette fois-ci, ils avaient changé de nom, justement parce qu'ils n'avaient pas changé de principes : au lieu de les appeler des héros, on les appelait des rebelles. Il n'y a que les renégats de toutes les opinions qui ne sont jamais rebelles à aucun pouvoir². »

Stendhal fera une double mais brève allusion à l'événement dans *Lucien Leuwen*³. Celui-ci a été chassé de l'École polytechnique pour avoir assisté aux obsèques du général Lamarque, et s'être ainsi « allé promener mal à propos alors qu'il était conigné ». Sans cela, il n'y eût pas eu ce jeune officier de lanciers passant à cheval sous les fenêtres de Madame de Chasteller. En outre, il fera plus tard grief au mari de Madame Grandet (dont son père eût aimé qu'il fit sa maîtresse) d'avoir en qualité de colonel dans la Garde nationale participé à la répression. Cet ancien fabricant fort riche et furieux « juste-milieu » ne concevait pas d'autre vertu que celle de s'exposer au feu d'un pistolet ou d'une barricade d'insurgés ...

Six romans de Balzac évoquent les journées de Juin 1832, mais à une exception près, les personnages impliqués se sont trouvés du côté des forces de l'ordre contre les émeutiers. Dans *Les comédiens sans le savoir*, Merlin capitaine dans la Garde nationale, est décoré pour avoir sauté le premier dans une barricade ; dans *Albert Savarus*, Léopold Hannequin a gagné la croix en se faisant blesser à Saint-Merry ; dans *Pierrette*, apparaît le baron Gouraud, « un de ces généraux qui prirent l'église [sic] de Saint-Merry, heureux de taper sur les péquins », qui recevra, en récompense de son ardeur dans l'action, le grand cordon de la Légion d'honneur ; dans *Le petit bourgeois*, Phelion a mené son bataillon de gardes nationaux à l'attaque de Saint-Merry, mais il avait les larmes aux yeux au moment où il dut tirer sur les insurgés, ce qui lui valut l'estime de son quartier mais lui fit perdre la décoration de la Légion d'Honneur, car sous les armes on ne doit pas délibérer. Un seul personnage se bat de l'autre côté de la barricade : on apprend dans *Les illusions perdues* que Michel Chrestien, ce républicain au grand cœur, « ce gai bohémien de l'intelligence, ce grand homme d'Etat, qui peut-être eût changé la face du monde, mourut au Cloître Saint-Merry comme un simple soldat. La balle de quelque négociant tua là l'une des plus nobles créatures qui foulaient le sol français ». Le même Michel Chrestien⁴ est brièvement évoqué dans *Les secrets de la Princesse de Cadignan*, comme « un de ces grands politiques auxquels il ne manque que le mouvement de ballon de la circonstance pour devenir tout d'un coup ce qu'ils doivent être », et dont le corps fut retiré de l'église Saint-Merry [sic] par quelques amis désireux de lui rendre les honneurs funèbres.

¹ *Mémoires*, anthologie publiée chez Plon en 1986, rééditée par Perrin en 2002, p. 836.

² *Ibid.*, p. 537.

³ On sait que Stendhal a écrit ce roman resté inachevé en 1834 et 1835, « le nez dans l'événement » ; mais qu'il faudra attendre 1855 pour la publication des dix-huit premiers chapitres, sous le titre *Le Chasseur vert*.

⁴ Ce républicain qui, pendant les journées de juillet 1830, avait sauvé la vie du duc de Maufrigneuse.

Mais au total, comme le remarque Louis Chevalier, la signification des troubles qui se succèdent à cette époque n'apparaît pas dans *La Comédie humaine*, « ou ne donne lieu qu'à des remarques rapides, vite effacées, emportées par un récit qui s'intéresse moins aux affaires collectives qu'aux histoires individuelles¹ ».



Portrait de George Sand d'après Delacroix
(Gravure reproduite dans *Le Monde illustré* du 16 août 1884 - BnF Gallica)

Avec George Sand c'est tout autre chose ! Elle était au jardin du Luxembourg avec sa fille au commencement des troubles. Rentrée dans son petit appartement du quai des Grands-Augustins, elle dut répondre aux questions de sa « pauvre Solange » qui, âgée de trois ans, écoutait la fusillade sur le balcon sans comprendre ce qui se passait. Quelques jours plus tard, le 13 juin, elle écrit à son amie Laure Decerfz :

« Vois-tu, les gens qui ont une opinion politique sont les moins à plaindre. Ils s'indignent contre le parti dont ils ne sont pas. Moi, je m'indigne contre tous les hommes. Ils ont un espoir, un devoir, un vœu dans le conflit, moi je n'ai que de la douleur. Chaque balle qui siffle à leurs oreilles leur enlève peut-être un ennemi et pour ces gens-là un ennemi n'est pas un homme. Pour toi et pour moi, un soldat, un étudiant, un ouvrier, un garde national, un gendarme même représentent quelque chose qui vit, qui doit vivre, qui a des sympathies ou des besoins en commun avec nous. Pour les hommes de parti il n'y a que des assassins et des victimes. Ils ne comprennent qu'eux tous sont victimes et assassins tour à tour. Voir couler le sang est pourtant une horrible chose ! découvrir sur la Seine au dessous de la morgue un sillon rouge, voir écarter le foin qui recouvre à peine une lourde charrette, et apercevoir sous ce grossier emballage vingt, trente cadavres, ceux-ci en habit noir, ceux-là en veste de velours, tous déchirés, mutilés, noircis par la poudre, souillés de boue et de sang figé. Entendre les cris des femmes qui reconnaissent là leurs maris, leurs enfants, tout cela est horrible; mais ce l'est moins encore que de voir achever le fuyard qui se sauve à moitié mort en demandant grâce, que d'entendre râler sous sa fenêtre le blessé qu'il est défendu de secourir et que condamnent trente baïonnettes. Il y a eu des épisodes affreux, féroces

¹ L. Chevalier, *Classes laborieuses et classe dangereuses*, p.494

de part et d'autre. Les vaincus sont toujours les plus coupables. Mais quand on osera regarder les vainqueurs¹ ! »

Dans *Horace* (1842), Théophile décrit longuement la « tragédie imprévue » dont l'auteur a été témoin. Horace, qui avait pourtant prêté serment de se jeter dans le mouvement insurrectionnel au premier appel, préfère être en province le 5 juin, mais Laravinière (le *bousingot*, c'est-à-dire le républicain) ne se dérobe pas, ni Arsène ! On les trouve « au milieu du drame sanglant de cette révolution avortée ». Le lecteur ne saura pas si Jean avait prévu les événements, ou s'il s'y était jeté inopinément,

« poussé par les provocations de la force militaire [...] et par le désordre encore mal expliqué de cette déplorable journée. Quoiqu'il en soit, cette lutte ne pouvait passer devant lui sans l'entraîner . Elle entraîna aussi Arsène, qui n'en espérait pas le succès, mais qui, désirant la mort, et voyant son cher Jean la chercher derrière les barricades, s'attacha à ses pas, partagea ses dangers, et subit l'héroïque et sombre enivrement qui gagna les défenseurs désespérés de ces nouvelles Thermopyles ».

Victor Hugo ne s'est-il pas inspiré de ce roman en écrivant *Les Misérables* ? Certes il y avait eu « quelques nuages » entre les deux auteurs, mais ceux-ci n'ont probablement pas empêché Hugo de lire l'ouvrage de George Sand ; en 1856 d'ailleurs, ces nuages s'étaient estompés². On peut en tout cas mettre facilement en parallèle les couples Jean-Arsène et Enjolras-Marius au moment « d'entrer en barricade ».

¹ Lettre citée par A. M. de Brem, *op. cit.*, p. 92 s. Longtemps encore, il lui semblera « sentir cette odeur de boucherie qui avait monté âcre et chaude à [son] réveil ». (*Histoire de ma vie*, Quarto Gallimard, p.1225)

² Cf. J.M. Hovasse, *Victor Hugo*, II, p. 406.

4. Un beau sujet pour *Les Misér[abl]es*

Le 5 juin 1832, Hugo travaille dans le parc des Tuileries à la rédaction du *Roi s'amuse*. Il doit sortir, car le jardin ferme à cause de l'insurrection. Il va du côté où l'on se bat. Et voici le récit transmis par Adèle :

« Comme il traversait le passage du Saumon, tout à coup les grilles furent fermées et les balles sifflèrent d'une grille à l'autre. Pas de boutiques où se réfugier ; les portes s'étaient closes avant les grilles. Il ne put que s'abriter entre deux minces colonnes du passage. Les balles durèrent un quart d'heure ; la troupe, ne délogeant pas les insurgés, tourna la position, le combat s'engagea d'un autre côté, et les grilles furent rouvertes¹. »

Il en apprend plus le lendemain soir, lors d'un dîner en ville : un des convives raconte l'héroïque défense du cloître Saint-Merry, qui l'émeut profondément.

Le 7 juin, le gouvernement décrète l'état de siège². A Sainte-Beuve qui lui demande de s'associer à une protestation contre cette décision, Hugo répond, le 12 :

« Je ne suis pas moins indigné que vous [...]

J'espère que (ces misérables escamoteurs politiques) n'oseront pas jeter aux murs de Grenelle ces jeunes cervelles trop chaudes, mais si généreuses. Si les faiseurs d'ordre public essayaient d'une exécution politique, et que quatre hommes de cœur voulussent faire une émeute pour sauver les victimes, je serais le cinquième.

Oui, c'est un triste mais un beau sujet de poésie que toutes ces folies de sang ! Nous aurons un jour une république, et quand elle viendra, elle sera bonne. Mais ne cueillons pas en mai le fruit qui ne sera mûr qu'en août. Sachons attendre. La république proclamée par la France en Europe, ce sera la couronne de nos cheveux blancs. Mais il ne faut pas souffrir que des goujats barbouillent de rouge notre drapeau. [...] Ces gens-là font reculer l'idée politique qui avancerait sans eux. »

Comme Théophile dans le roman de George Sand, Hugo pense que la providence amènera « un progrès sûr mais lent ». Il l'écrira bien plus tard, dans *Les Misérables* : « Ni despotisme ni terrorisme. Nous voulons le progrès en pente douce. Dieu y pourvoit. L'adoucissement des pentes, c'est toute la politique de Dieu ». Politique qui suscite des lois capables de réduire peu à peu la misère des hommes. Il se méfie en tout cas des secousses³. Six mois plus tôt, dans la préface des *Feuilles d'Automne*, il se présentait comme « un honnête homme, simple et

¹ *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, LIX.

² Par arrêt du 29 juin, la Cour de Cassation jugera illégal l'état de siège, qui sera levé le lendemain.

³ La prudence de Victor Hugo n'est pas isolée. Parmi d'autres, le célèbre pamphlétaire Cormenin professe la même idée : « Les peuples ne mûrissent que lentement au soleil de la liberté ». (Lettres de MM. de Saint-Roman et Cormenin sur la souveraineté du peuple, Paris 1832 - cité par P. Rosanvallon, *Le sacre du citoyen*, p. 267)

sérieux, qui veut toute liberté, toute amélioration, tout progrès, et en même temps toute précaution, tout ménagement et toute mesure ». Mais toujours il prendra la défense des vaincus, même s'il n'a pas approuvé leur combat dans la forme ou dans le fond. Le 30 août 1835, il écrit un court poème qui sera publié deux mois plus tard dans *Les Chants du Crépuscule*, et dans lequel il lance une sorte de lamentation à propos de la guerre des rues qui empoisonne les premières années de la Monarchie de Juillet :

Ne souffrez pas, Seigneur, ces luttes éternelles ;
Ces trônes qu'on élève et qu'on brise en courant ;
Ces tristes libertés qu'on donne et qu'on reprend ; [...]
Et toutes ces rumeurs, ces chocs, ces cris sans nombre,
Ces systèmes affreux échafaudés dans l'ombre,
Qui font que le tumulte et la haine et le bruit
Emplissent les discours, et qu'on entend la nuit
A l'heure où le sommeil veut des moments tranquilles,
Les lourds canons rouler sur le pavé des villes !

Lorsqu'il paraît deux mois plus tard dans *Les Chants du Crépuscule*, le poème est daté d'août 1832, comme pour laisser croire qu'il a été écrit, non pas en écho au soulèvement républicain d'avril 1834 (dont la dure répression de la rue Transnonain immortalisée par Daumier ne sera citée par Hugo que 17 ans plus tard, à propos du « crime » du 2 décembre 1851), mais au lendemain du drame de Saint-Merry.

On trouve également dans la préface des *Voix Intérieures* ce texte révélateur, daté du 24 juin 1837 :

« Le poète a une fonction sérieuse. [...] Il faut qu'il ne trempe dans aucune voie de fait. Il faut qu'il sache se maintenir, au dessus du tumulte, inébranlable, austère et bienveillant ; indulgent quelquefois, chose difficile, impartial toujours, chose plus difficile encore ; qu'il ait dans le cœur cette sympathique intelligence des révolutions qui implique le dédain de l'émeute, ce grave respect du peuple qui s'allie au mépris de la foule. [...] La puissance du poète est faite d'indépendance. »

En 1840 paraissent les mémoires de Gisquet, qui était préfet de police lors des obsèques du général Lamarque. L'année suivante, Louis Blanc entreprend la publication de *l'Histoire de dix ans*, dont le tome 3, paru en 1842, contient en son chapitre VII le récit de l'insurrection des 5 et 6 juin 1832, « cette coalition de la misère et de l'imprévu ». Pour celui qui veut écrire sur l'événement, voilà une documentation sérieuse, complétant *Le Procès des 22 accusés du Cloître Saint-Méry, Evénements des 5 et 6 juin 1832, suivi de Pièces justificatives*, paru dès 1832 chez Rouanet, et le roman historique publié la même année par Rey-Dussueil sous le titre *Le Cloître de Saint-Méry*, complété, on l'a vu *supra*, par plusieurs "documents historiques". Rey-Dussueil y publiait notamment une lettre écrite au mois d'août 1832 par Charles Jeanne, que l'on peut considérer comme le chef de la barricade de Saint-Merry. Celui-ci avait pu s'enfuir au lendemain des événements, mais avait été pris quelques semaines plus tard, condamné à la déportation mais simplement emprisonné au Mont-Saint-Michel. De sa prison il devait écrire une longue lettre à sa sœur, le 10 décembre 1833. Retrouvée en 2010, cette lettre a été publiée et commentée par Thomas Bouchet¹. Victor Hugo n'en a probablement pas eu connaissance, mais on y trouve des détails qui se retrouveront dans son œuvre, plus ou moins recréés, voire transfigurés.

¹ in Charles Jeanne, *A cinq heures nous serons tous morts !* Paris 2011, p. 39-89.

Or depuis longtemps, germent en Victor Hugo *les Misères* qui deviendront *les Misérables*. En janvier 1829, il avait publié (sans nom d'auteur) *Le Dernier Jour d'un condamné*, où la question pénale apparaît comme un des principaux problèmes sociaux de l'époque. En mars 1832, il avait rédigé et signé une longue préface ajoutant encore à l'importance de cet ouvrage prophétique, pour parler de « ces misérables que vous regardez à peine quand ils passent près de vous dans la rue, auxquels vous ne parlez pas [...] ; malheureux dont l'enfance déguenillée a couru pieds nus dans la boue des carrefours ». Et dans *Claude Gueux*, paru dans la Revue de Paris le 6 juillet 1834, il s'était écrié : « Le peuple a froid. Le peuple a faim [...] Toutes les jouissances dans le plateau du riche, toutes les misères dans le plateau du pauvre. »

Il n'a pas cédé à une mode. Il n'a pas attendu le livre consacré par Frégier aux *Classes dangereuses de la population des grandes villes*, ou la parution en 1840 de l'enquête de Buret sur *la Misère des classes laborieuses en France et en Angleterre*. Ce n'est pas la publication entre 1842 et 1843 des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue qui lui donne l'idée d'écrire *Les Misérables* : cette idée, il la porte en lui, il la mûrit depuis plus de quinze ans quand il se met au travail le 17 novembre 1845. Depuis six mois il était pair de France.

Lorsqu'il interrompt la rédaction le 14 février 1848, il a déjà largement mis en scène les journées des 5 et 6 juin 1832 auxquelles il veut donner une dimension épique. Les misères vont s'engloutir dans la barricade, de telle sorte que l'insurrection sera l'aboutissement du roman. Celui-ci débute en 1815, avec la libération de Jean Valjean du bagne, et il prendra fin en 1833 avec sa mort, quelques mois après l'épopée de la rue Saint Denis¹.

Hugo ne reprend la rédaction que douze ans plus tard à Guernesey, très précisément le 25 avril 1860. L'œuvre paraît au printemps 1862. Entre temps, l'auteur a vécu la Révolution de février 1848, l'insurrection tragique de juin 1848 et le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte qui l'a chassé de France. Nous verrons plus loin comment il a été troublé par les événements de juin 1848 ; mais on connaît bien son comportement vis-à-vis du Prince-Président pour lequel il avait cependant fait campagne, mais dont il avait rapidement décelé les ambitions et le manque de scrupules. En juin 1850, il avait noté avec ironie : « Le gouvernement a trouvé un moyen d'empêcher les révolutions. Il s'est dit : les révolutions naissent des barricades et les barricades naissent des pavés. Plus de pavés. Il macadamise les boulevards et le faubourg Saint Antoine². » A propos de pavés, il avait noté peu de temps auparavant qu'on avait en février 1848 « employé aux barricades dans Paris quinze milliards cent vingt et un millions deux cent soixante-dix-sept mille pavés », selon le relevé du colonel du génie Leblanc³. Cela fait beaucoup, même pour 1 512 barricades ! En réalité⁴, le *Bulletin de la République* du 11 avril 1848 mentionne 1 277 640 pavés arrachés, soit dix mille fois moins : erreur de transcription sans doute, maintes fois reprise.

Il évoquera la mort de Jean-Baptiste Baudin sur la barricade (3 décembre 1851) dans le discours prononcé le 7 avril 1870 lors des obsèques de son ami Henett de Kesler :

« La barricade Baudin reparut immédiatement, non plus en France, mais hors de France; elle reparut, bâtie non plus avec des pavés, mais avec des principes; de

¹ C'est ainsi que Victor Hugo baptise l'insurrection, qui occupe des livres 9 à 15 de la 4^{ème} partie, mais également le livre premier de la 5^{ème} partie dénommée Jean Valjean.

² *Choses vues*, éd. Laffont, Histoire, p. 1224

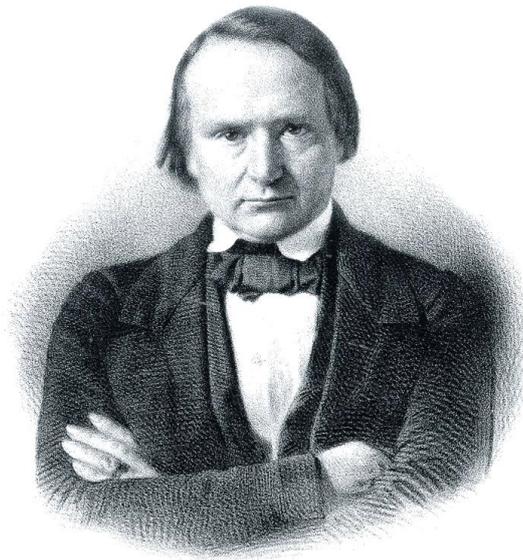
³ *Ibid.*, p. 1015.

⁴ cf. H. Guillemin, *Hugo*, p. 127

matérielle qu'elle était, elle devint idéale, c'est-à-dire terrible ; les proscrits la construisirent, cette barricade altière, avec les débris de la justice et de la Liberté¹. »

Il s'était insurgé contre le coup d'état, mais sa tentative de susciter la résistance dans les rues de Paris avait échoué. Il n'importe, son *Histoire d'un crime* porte un sous-titre qu'il ne faut pas négliger : « déposition d'un témoin ». Les pavés, il connaissait ; les barricades, il les avait vécues. Précisément, il faut lire dans cette œuvre passionnée le récit de ses visites aux barricades : il y emploie ce mot 49 fois en onze pages. Cela ne doit pas nous étonner puisque, résidant quelque temps Place des Barricades pendant son exil à Bruxelles, il avait écrit : « J'aime le nom ! » Pour lui, « ce nœud de barricades, ce réseau de rues crénelé comme une redoute, c'était la dernière citadelle du peuple et du droit ».

Bien évidemment, le proscrit de 1860 ne jette pas sur l'événement qui nous intéresse le même regard que celui du pair de France de 1845, alors surtout que, depuis 1849 jusqu'à l'exil, tout en continuant de siéger à droite, il avait voté à gauche. N'oublions pas son discours sur la misère, du 9 juillet 1849 :



Victor Hugo à l'Assemblée nationale en 1848

« Il y a dans Paris, dans ces faubourgs de Paris que le vent de l'émeute soulevait naguère si aisément, il y a des rues, des maisons, des cloaques, où des familles, des familles entières, vivent pêle-mêle, hommes, femmes, jeunes filles, enfants, n'ayant pour lits, n'ayant pour couvertures, j'ai presque dit pour vêtements, que des monceaux infects de chiffons en fermentation, ramassés dans la fange du coin des bornes, espèce de fumier des villes, où des créatures humaines s'enfouissent toutes vivantes pour échapper au froid de l'hiver [...] »

Je voudrais que cette assemblée, majorité et minorité, n'importe, je ne connais pas, moi, de majorité et de minorité en de telles questions; je voudrais que cette assemblée n'eût qu'une seule âme pour marcher à ce grand but, à ce but magnifique, à ce but sublime, l'abolition de la misère ! [...]

¹ *Actes et Paroles*, éd. Laffont, Histoire, p.649

Messieurs, vous venez, avec le concours de la garde nationale, de l'armée et de toutes les forces vives du pays, vous venez de raffermir l'Etat ébranlé encore une fois.[...] Vous avez sauvé la société régulière, le gouvernement légal, les institutions, la paix publique, la civilisation même. Vous avez fait une chose considérable ... Eh bien ! vous n'avez rien fait !

Vous n'avez rien fait, j'insiste sur ce point, tant que l'ordre matériel raffermi n'a point pour base l'ordre moral consolidé ! Vous n'avez rien fait tant que le peuple souffre. Vous n'avez rien fait tant qu'il y a au dessous de vous une partie du peuple qui désespère ! [...] tant qu'on meurt de faim dans nos villes¹. »

Louis Chevalier observe toutefois que le texte de ce discours, tel que publié par Hugo en 1851, ne correspond pas tout à fait au compte-rendu officiel de la séance, notamment en ce qui concerne les réactions de l'auditoire². Peu importe : si la physionomie de la séance a été peu ou prou déformée, l'orateur a bien tenu les propos d'un homme de gauche !

L'examen du manuscrit permet de dater les différentes étapes de l'écriture du roman. En février 1848, Hugo avait presque rédigé la totalité des quatre premiers livres³. Pendant l'exil, il écrit le cinquième, mais remanie de nombreux chapitres pour tenir compte notamment de son évolution personnelle. Il recourt alors à deux procédés : soit il met entre guillemets ce qu'il avait d'abord pensé et écrit, soit il opère des corrections de détail, l'émeute devenant insurrection, ou les républicains, patriotes. Il fait profiter le lecteur de ses expériences vécues lors d'autres secousses populaires. On peut donc écrire, à propos des *Misérables*, ce que Carine Trévisan note pour *Le Temps présent* : il est à la fois « le témoin, proche de l'événement et l'historien qui, contemporain du fait rapporté, le rejette néanmoins dans le révolu et se rapproche ainsi du lecteur de la postérité⁴ ». L'œuvre y gagne en profondeur, sans avoir trop perdu de son unité.

¹ éd. Laffont, Politique, p.199 s.

² L. Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses*, op. cit., p. 96.

³ Pour connaître en détail les étapes de la rédaction, on se reportera à l'édition Laffont.

⁴ Notice sur *Le Temps présent*, in éd. Laffont, Histoire, p. 1445.

Seconde partie : le roman

5. Les amis de l'ABC

Nous entrons dans le roman en troisième partie, au livre 4^{ème}, chapitre 1^{er}. Hugo y décrit le climat qui suit les débuts de la Monarchie de Juillet :

« Un certain frisson révolutionnaire parcourt d'obscures organisations, et notamment les amis de l'ABC, une société ayant pour but, en apparence, l'éducation des enfants, en réalité le redressement des hommes. L'abaissé c'était le peuple. On voulait le relever. »

L'expression se retrouve tout au long du siècle. En 1878 par exemple, sous la plume d'Auguste Fougousse :

« Que les bourgeois fassent alliance avec le peuple, les patrons avec les ouvriers, les riches avec les pauvres; qu'ils aient toujours présent à l'esprit le rôle social que leurs avantages leur imposent; qu'ils restent sourds aux pâles conseils de la peur, de l'égoïsme et de l'orgueil, et que, dans un sentiment bien compris de fraternité, de patriotisme et d'utilité personnelle, ils entreprennent résolument, sur le terrain de l'association des intérêts, et de la prévoyance mutuelle, l'œuvre de relèvement des abaissés¹ ! »

Utopie ? peut-être, mais Hugo répond : « utopie aujourd'hui, chair et os demain ». Il ne faut pas sourire en tout cas du calembour : les amis de l'ABC sont les amis du peuple, puisque l'abaissé c'est le peuple. Mais attention, il existe également une véritable Société qui porte ce nom, et qui est bien connue, avec des chefs comme Raspail, Blanqui, Trélat² ou Godefroy Cavaignac (qu'il ne faut surtout pas confondre avec son frère Louis-Eugène, le général qui réprimera l'insurrection de juin 1848). On croit un instant que Victor Hugo transpose dans son roman le rôle effectivement joué par cette dernière, mais non, elles y ont chacune leur place. Pour l'historien il y a donc les Amis du Peuple, et pour le romancier il y a les amis de l'ABC, au sein desquels il peut faire entrer qui il veut, sans risque de romancer l'Histoire et donc de la trahir. Il usera du même procédé pour la barricade.

¹ in *Patrons et ouvriers de Paris* (cité par André Gueslin, *Gens pauvres, pauvres gens dans la France du XIX^e siècle*, p. 173). Publiée en 1880, cette « étude sur les réformes introduites dans l'organisation du travail par divers chefs d'industrie » a été présentée par Auguste Fougousse en 1878 au congrès des institutions de prévoyance.

² En janvier 1832 avait eu lieu « le procès des 15 ». Raspail, Trélat et Blanqui étaient poursuivis pour offense au Roi, et pour infraction à la loi de septembre 1830 sur les associations, car la monarchie de Juillet n'admettait d'éventuelles réclamations qu'individuelles, au nom de la liberté du travail. Trélat avait déclaré : "savez-vous qu'au temps actuel une portion de la société n'est en lutte avec l'autre que parce qu'elle a faim". Raspail avait tenu les mêmes propos : "Le peuple français est, comme tous les peuples, né pour le bonheur; la France, bien cultivée, pourrait nourrir soixante millions d'hommes : elle n'en renferme que trente-deux, et les deux tiers meurent de faim. Voilà le problème à résoudre". Il fut condamné à trois mois de prison. Pour être resté sourd à ces déclarations désespérées, le pouvoir dut affronter les barricades, quelques mois plus tard.

Lorsque Victor Hugo interrompt la rédaction du roman, les amis de l'ABC n'existent qu'à l'état d'esquisse. Leurs portraits sont donc postérieurs à 1860. Ils restent très extérieurs, le romancier comme à son habitude n'ayant pas cherché à scruter le for intérieur de chacun : il s'en tire par des pirouettes ou des plaisanteries.

Enjolras, fils unique et riche, est le chef ; il a 22 ans mais en paraît 17. Il a le front haut, et en cela il ressemble à Hugo qui pense probablement à lui-même lorsqu'il écrit que « beaucoup de front dans un visage, c'est comme beaucoup de ciel dans l'horizon ». Il est charmant, mais capable d'être terrible ; « dans la Convention il eût été Saint-Just ». Donnant l'impression d'avoir « *dans une autre vie traversé l'apocalypse révolutionnaire, [ce] formidable chérubin d'Ezéchiel* » est farouche, mais angéliquement beau. D'où son nom, car dans Enjolras il y a ange et enjôler.



Enjolras, au milieu des amis de l'ABC (ill. de Frédéric Lix)

Il est vain de chercher en lui une réplique de Charles Jeanne qui, lors du « procès des vingt-deux accusés du cloître Saint-Méry », était apparu comme leur chef, et avait d'ailleurs été le plus lourdement condamné. Ce dernier n'était plus un jeune homme, puisqu'il avait un peu plus de trente ans. Il avait exercé la profession de commis, avant de s'illustrer en 1830 et d'être à ce titre décoré de la médaille de Juillet. Contrairement à Enjolras, qui sera tué dans la barricade, Jeanne avait réussi à s'enfuir et n'avait été retrouvé que quatre mois plus tard. Condamné à la déportation, il avait été interné au Mont-Saint-Michel. Il est mort à Doullens le 11 juillet 1837, quelques semaines après avoir bénéficié de l'ordonnance d'amnistie du 8 mai. Mais Hugo a certainement été impressionné par ses déclarations lors de ce procès dont il avait été l'acteur principal¹. En tout cas, il n'a évidemment pas eu connaissance de la longue lettre déjà citée, que

¹ Thomas Bouchet relève que ce procès fut une étape décisive dans le mouvement d'héroïsation qui s'est confirmé au fil des mois. On put lire dans les colonnes du journal d'opposition lyonnais *La Glaneuse* du 20 mars 1833 que Jeanne avait été « grand au combat [...], grand devant le tribunal » et qu'il était « plus grand peut-être encore au fond de sa prison ». (*À cinq heures nous serons tous morts*, op. cit., p.15 et 16)

Jeanne avait adressée à sa sœur au mois de décembre 1833 et qui constitue aujourd'hui une « pièce maîtresse » de l'événement¹.

Jeu de mots² également pour Lesgle, dont le père avait reçu de Louis XVIII le bureau de poste de Meaux et qui s'amusait à signer « Lègle de Meaux ». Pour abrégé, ses camarades l'appellent donc Bossuet. Qu'on ne cherche pas en lui d'autre analogie avec l'illustre évêque : il ne réussit en rien mais rit de tout.

Jeu de lettres cette fois pour ce personnage initialement dénommé Grangé (du nom que portait le remplaçant de Charles Hugo pour le service militaire) en 1847, devenu Grantaire en 1860 : de G majuscule à R majuscule, Hugo a de la suite dans les idées ! Ce grand buveur, démesurément laid, est un sceptique pour qui les mots *droits du peuple, droits de l'homme, contrat social, révolution française, république, démocratie, humanité, civilisation, religion, progrès* sont « très voisins de ne rien signifier du tout ». C'est l'envers d'Enjolras, son contraire, c'est pourquoi il l'admire fanatiquement .

Sauf exception, ce sont de jeunes bourgeois. Humaniste et flegmatique, Combeferre est pour le progrès méthodique. Prouvaire³ en poète contemple les nuages et reproche à la Révolution d'avoir fait tomber la tête d'André Chénier. Bahorel, étudiant prolongé (il en est à sa onzième année de Droit !) a « des gilets téméraires et des opinions écarlates ; il n'aime rien tant qu'une querelle si ce n'est une émeute, et rien tant qu'une émeute si ce n'est une révolution, toujours prêt à casser un carreau, puis à dépaver une rue; puis à démolir un gouvernement, pour voir l'effet ». Courfeyrac a aujourd'hui « la beauté du diable de l'esprit », mais demain il s'embourgeoisera. Voici enfin Joly, étudiant en médecine⁴, mais malade imaginaire plus que médecin.

Il a souvent été reproché à Victor Hugo de n'avoir pas donné de travail à ses personnages, et nous en voyons ici une nouvelle illustration. Les membres du groupe sont des étudiants, qui donc n'ont pas (encore) de profession. Certes, nous apprenons qu'ils sont « en entente cordiale avec quelques ouvriers », mais un seul ouvrier est identifié dans la bande : Feuilly. Hugo dit que c'est un éventailiste, mais il n'explique pas en quoi consiste la fabrication d'un éventail ; il précise simplement qu'elle permet de gagner à peine trois francs par jour, ce qui ne présente

¹ Rappelons que cette lettre a été publiée et commentée par Thomas Bouchet dans *À cinq heures nous serons tous morts !* (Paris 2011, p. 39-89.)

² Ce jeu de mots est peut-être un jeu de dérision au détriment de Bossuet, que Hugo détestait. Dans de *L'Archipel de la Manche*, (éd. Laffont, Roman III, p.35) , il raconte qu'un dimanche, dans l'île de Serk un passant avait entendu des voix religieuses chanter dans une cour de ferme un ancien cantique huguenot français. « Il est mélancolique et presque douloureux de penser qu'on est mort dans les Cévennes sur ces paroles-là. [...] Sur ce couplet, Bossuet, l'un des quarante de l'Académie française, criait : Tue ! Tue ! » De même, dans *Les travailleurs de la mer* (ibid.. p. 91), on lit une description de la maison de mess Lethierry : « La salle basse du rez-de-chaussée [...] avait, au siècle dernier, servi de lieu d'assemblée à un conventicule de réfugiés français protestants. Le mur de pierre nue avait pour tout luxe un cadre de bois noir où s'étalait une pancarte de parchemin ornée des prouesses de Bénigne Bossuet, évêque de Meaux. Quelques pauvres diocésains de cet aigle, persécutés par lui lors de la révocation de l'édit de Nantes, et abrités à Guernesey, avaient accroché à ce mur pour porter témoignage ». Suit une énumération de demandes adressées au Roy ou à son ministre entre 1685 et 1703 pour obtenir la démolition des temples de Morcef (sic) et de Nanteuil, l'arrestation de Cochard père et fils, l'enfermement des demoiselles de Chalandes et de Neuville, ou celui des époux Baudouin, *mauvais catholiques* de Fublaines .

³ Le mot prouvaire était une déformation du mot prêtre. La rue des Prouvaires , habitée au 13^e siècle par les prêtres de l'église Saint-Eustache, avait été au Moyen-Âge l'une des plus belles rues de Paris.(Hillairet, *Connaissance du vieux Paris*, p. 80) Mais, plus près de notre événement, elle avait donné son nom au complot organisé par les légitimistes pour enlever Louis-Philippe, et qui échoua (2 février 1832) . Est-ce pour cela que Hugo donna ce nom à celui qui allait être fait prisonnier (donc « enlevé ») puis fusillé lors de l'insurrection ?

⁴ On sait que les étudiants en Droit et en Médecine jouaient un rôle politique important .

pas un grand intérêt, car Feuilly ne lutte pas pour l'amélioration de son salaire : il s'intéresse à la libération des peuples, il a « pour spécialité la Grèce, la Pologne, la Hongrie, la Roumanie, l'Italie ». C'est ainsi que nos jeunes bourgeois vont au peuple. En tout cas, on peut s'étonner que Victor Hugo n'ait pas donné plus de place à l'ouvrier dans la protestation contre la misère de juin 1832. Il est vrai que celui-ci ne prendra une identité nouvelle qu'en 1848¹, mais précisément la composition des Amis de l'ABC est postérieure à 1860 ; l'auteur a-t-il voulu éviter tout anachronisme ? il est permis d'en douter. « Malgré l'expérience des révolutions de 1830 et 1848 la pensée de Hugo représente assez bien celle des socialistes utopistes, Saint-Simon, Fourier, qui ont écrit leurs œuvres à une époque où la contradiction entre la bourgeoisie et le prolétariat est encore peu développée, parce que le mode de production capitaliste n'est pas encore très développé. [...] Le prolétariat, incapable d'une action politique indépendante, se présente comme un ordre opprimé, souffrant, qui a besoin d'une aide extérieure². »

Sauf Laigle - puisqu'une fois pour toutes il est « de Meaux » - tous sont « du midi » d'après ce qu'écrit Hugo, mais qui est bien vague. Parions pour la Provence, puisqu'il est fait allusion à la naissance de la Cougourde, cette autre société « souterraine » sinon secrète, née près d'Aix et dont le nom désigne en provençal le potiron ou la courge. Mais on cherchera vainement dans les propos échangés la moindre expression, la moindre intonation évoquant le chant des cigales. Emportés vers Paris dans l'importante vague d'immigrations de l'époque³, les *amis* n'ont rien apporté à la semelle de leurs souliers. On se demande donc pourquoi Hugo a pris soin de noter que c'étaient des méridionaux, après avoir relevé quelque similitude avec le quatuor décrit au début du roman, en 1817 (I, 3, 2) : Tholomyès (à qui d'ailleurs ressemble Courfeyrac) est venu de Toulouse, Listorier de Cahors, Fameuil de Limoges, et Blacheville de Montauban. « Ils étaient étudiants, et qui dit étudiant dit parisien ; étudier à Paris, c'est naître à Paris ». Et voilà pourquoi ils ont perdu leur accent ! Mais on ne trouvera pas chez eux de véritable solidarité, celle qui existait entre les immigrés originaires d'une même province, ou dans les sociétés de secours mutuel constituées entre ouvriers appartenant au même corps de métier. On ne connaît rien, ou presque rien, de leurs familles ; certains sont d'ailleurs orphelins. De ce côté non plus, pas de solidarité. Hugo a certainement eu conscience de cette anomalie, puisqu'en 1860 il a prévu de « revoir l'insurrection et la barricade au point de vue du groupe mieux expliqué » ; s'il s'y est efforcé, il n'y est pas parvenu.

A l'exception d'Enjolras, on imagine mal que ces jeunes gens puissent devenir des héros. Flaubert ne les a-t-il pas appelés « ces stupides cocos » ! Le matin du 5 juin, Grantaire s'exclame d'ailleurs « Boum! boum! [...] Ils vont se battre, tous ces imbéciles, se faire casser le profil, se massacrer, [...] quand ils pourraient s'en aller, avec une créature sous le bras, respirer dans les champs l'immense tasse de thé des foins coupés ! » Mais si Victor Hugo a mis du grotesque dans cette galerie de portraits, c'est pour mieux souligner le sublime de leur futur et paradoxal sacrifice. Ce procédé est une constante de son oeuvre.

Lorsqu'on parle des *Misérables*, on pense d'abord à Jean Valjean, à Javert, à Cosette, à Gavroche, aux Thenardier : peut-être moins à Marius, apparemment moins typé que les autres personnages, voire falot⁴. Le lecteur est même parfois indisposé par son égoïsme, son attentisme, ses erreurs de jugement. Et pourtant, Marius constitue une clef essentielle pour la compréhension de l'oeuvre, dans la mesure notamment où ses origines et l'évolution de ses

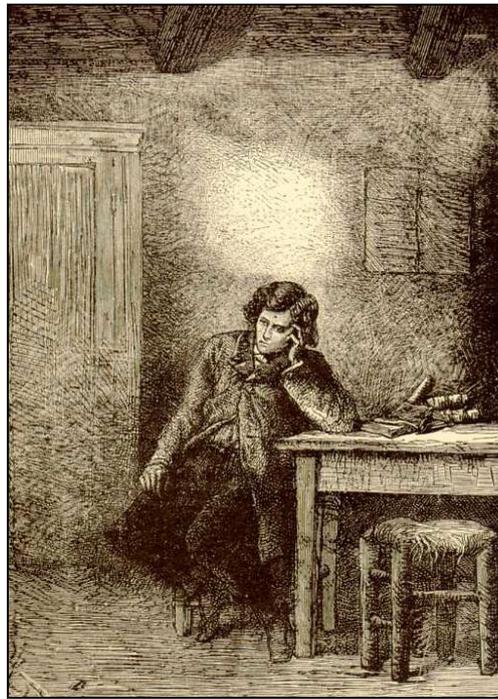
¹ Sur ce sujet, L. Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses*, op. cit., p. 136

² R. Papin, "Un roman de la lumière", in n° spécial d'*Europe* pour le centenaire des *Misérables*, février 1962.

³ L. Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses*, p. 267 sq.

⁴ A son sujet, Barbey d'Aurevilly - toujours lui ! - a écrit avec férocité : « On n'est point un héros parce qu'on est aimé d'une fillette. » (cité par M. Ozouf, *Les aveux du roman*, p. 159)

opinions politiques évoquent celles de l'auteur. Il est le petit-fils de Gillenormand, témoin attardé de l'Ancien Régime ; or la grand-mère maternelle de Victor Hugo était née Lenormand. Il est le fils du Colonel de Pontmercy, héros mystérieux de l'épopée napoléonienne, et Léopold Hugo, père de Victor, était général d'Empire. Comme l'auteur le fut de la jeune Adèle, Marius est amoureux chaste de Cosette ; et l'attente est interminable. Il doit en effet compter avec la jalousie de l'homme qui a arraché l'enfant aux Thénardier, Jean Valjean, ce forçat en rupture de ban mais admirable artisan de sa propre rédemption malgré l'incessante poursuite de Javert, policier inflexible.



Marius - *l'excellence du malheur*

Devenu « démocrate-bonapartiste » depuis que, grâce à M. Mabeuf dont nous reparlerons, il a découvert que son père avait été un grand soldat des guerres de la Révolution et de l'Empire. Ainsi Marius est le seul personnage du roman à pouvoir se prévaloir d'une filiation assurée comme le remarque Mona Ozouf, mais cette filiation lui a été occultée par son grand-père selon des modalités peu vraisemblables. Tout cela pour que la redécouverte du père, grâce aux confidences du marguillier (III, 3, 5) provoque, avec la lecture du *Mémorial de Sainte-Hélène* et des *Bulletins de la Grande Armée*, la révélation de ce que furent la Révolution et l'Empire (III, 3, 6). On pense bien sûr aux efforts déployés par Sophie Trébuchet pour que le jeune Victor et ses frères ignorent le déroulement de la carrière militaire de leur père, et ce que durent être les retrouvailles malgré la présence d'une autre femme auprès du général Hugo à Blois. La figure du colonel de Pontmercy apparaît plus idéale aux yeux de Marius : le romancier a projeté en lui l'image du héros qu'il aurait sans doute préféré voir en son père. Les hésitations ultérieures de Marius, pauvre et amoureux, devant *la chose républicaine* aident en tout cas à comprendre le chemin parcouru par Victor Hugo lui-même depuis le royalisme de l'adolescence.

Mais Marius est troublé dans ses convictions par les jeunes républicains de l'ABC au sein desquels il a été introduit par Laigle de Meaux. Il a beau devant eux défendre l'Empereur, on lui répond que la liberté est plus grande encore ; et le voilà devenu sombre : « En quittant les

opinions de son grand-père pour les opinions de son père, il s'était cru fixé ; il soupçonne maintenant, avec inquiétude et sans oser se l'avouer, qu'il ne l'était pas ». Il a d'ailleurs pris ses distances car il est surtout préoccupé par Cosette. Il lui a semblé que Courfeyrac lui parlait chinois lorsqu'il lui a demandé s'il venait à l'enterrement du général Lamarque, et il a tourné en rond toute la journée. Mais Cosette ne vient pas au rendez-vous qu'il lui avait fixé à neuf heures du soir. Il croit qu'elle se dérobe, mais il se trompe, il ne sait pas qu' Eponine, fille des Thénardier mais secrètement amoureuse de lui, a subtilisé un message joyeux de Cosette, y substituant une invitation à retrouver ses amis de l'A B C, rue de la Chanvrerie ...

S'il rejoint finalement le groupe dans la barricade, non sans hésitation d'ailleurs, ce n'est donc pas par conviction républicaine, c'est parce qu'il croit que son amour n'est plus partagé. Cette entrée de Marius en barricade va reposer sur une double méprise qui lui donne la résonance du dérisoire et de l'absurde.

6. Hugo professeur d'histoire et de science politique

Entre temps, Hugo est redevenu historien. Il ne peut se contenter de raconter les itinéraires suivis par les personnages du roman; il se fait philosophe de l'émeute. La Révolution de 1830 a été « bien coupée », explique-t-il, mais elle a été arrêtée à mi-côte par la bourgeoisie. Et la Monarchie de Juillet, à qui celle-ci a ouvert les portes, a été « mal cousue ». Louis-Philippe n'est pas un mauvais homme, mais il occupe un trône, ce qui n'est pas innocent. Certes, il en a pris possession de bonne foi, sans violence, mais il n'a pas eu « l'intuition du progrès transparent sous l'émeute, les chambres et la rue ». Or

« une ombre étrange [...] s'étendait peu à peu sur les hommes, sur les choses, sur les idées ; ombre qui venait des colères et des systèmes. Tout ce qui avait été hâtivement étouffé remuait et fermentait. [...] L'année 1832 s'était ouverte avec un aspect d'imminence et de menace. La détresse du peuple, les travailleurs sans pain, [...] les complots, les soulèvements, le choléra, ajoutaient à la sombre rumeur des idées le sombre tumulte des événements ».

Voilà pourquoi les funérailles du général Lamarque ont produit l'étincelle qui a si facilement, mais de manière imprévue, déclenché l'explosion populaire. La barricade va bientôt s'élever sous nos yeux, mais Hugo tient à nous dire ce qu'il pense de l'émeute en général. Et, comme d'habitude, cette digression n'en est pas une, tant elle éclaire le récit et lui donne toute son épaisseur ; c'est pourquoi « là où le sujet n'est pas perdu de vue, il n'y a point digression ».

« De quoi se compose l'émeute ? De rien et de tout. D'une électricité dégagée peu à peu, d'une flamme subitement jaillie, d'une force qui erre, d'un souffle qui passe. Ce souffle rencontre des têtes qui pensent, des cerveaux qui rêvent, des âmes qui souffrent, des passions qui brûlent, des misères qui hurlent, et les emporte.

Où ?

Au hasard . [...]

Les convictions irritées, les enthousiasmes aigris, les indignations émues, les instincts de guerre comprimés, les jeunes courages exaltés, les aveuglements généreux, la curiosité, le goût du changement, (...) les haines vagues, les rancunes, les désappointements; [...] quiconque espère d'un écroulement une issue; enfin, au plus bas, la tourbe, cette boue qui prend feu, tels sont les éléments de l'émeute [...] Quiconque a dans l'âme une révolte secrète contre un fait quelconque de l'Etat, de la vie ou du sort, confine à l'émeute, et, dès qu'elle paraît, commence à frissonner et à se sentir soulevé par le tourbillon.

L'émeute est une sorte de trombe de l'atmosphère sociale [...] qui, dans son tournoiement, monte, court, tonne, arrache, rase, écrase, démolit, déracine, entraînant

avec elle [...] l'homme fort et l'esprit faible, le tronc d'arbre et le brin de paille. [...] Elle communique à ceux qu'elle saisit on ne sait quelle puissance extraordinaire. Elle emplit le premier venu de la force des événements; elle fait de tout des projectiles. Elle fait d'un moellon un boulet et d'un portefaix un général. »



Daumier, *L'Émeute* (vers 1852-1858) (Washington, The Phillips Collection, D.R.)

En l'espèce, Victor Hugo emplit l'émeute, non pas de groupes organisés, mais d'hommes seuls constituant autant de cas particuliers : leurs motivations relèvent de l'intérêt personnel plus que de grandes idées sociales ou politiques. Mais il est probable que ces pages ont été écrites avant 1848, et que leur présentation a été modifiée en 1862. En effet, l'auteur écrit plus loin : « Certains disent que les émeutes ont gâché le beau coup de vent populaire de la Révolution de Juillet qu'avait suivi le ciel bleu ». Le « certains disent que » a dû être ajouté : Hugo a pris du recul par rapport à ce qu'il pensait quinze ou trente ans plus tôt. Alors il avait écrit : « Ne rapetissons pas la révolution de juillet. Ne tombons pas du tocsin au charivari¹. »

Il ne nie pas que l'émeute puisse être sublime : n'y a-t-il pas le cœur des villes dans la guerre des pavés ? Il y trouve en tout cas la générosité : mais les combattants évoluent, car à 20 ans ils luttent pour leurs idées, et à 40 ans ils défendent leurs familles sous l'uniforme de la garde nationale ! Hugo se demande alors si la bravoure et la gaieté orageuse, qui donnent aux émeutes leur beauté, valent « le sang versé, l'avenir assombri, le progrès compromis, la victoire de l'ordre devenu féroce sur la liberté devenue folle », et le désespoir des libéraux honnêtes parmi lesquels il se situe. Poser la question de la sorte est déjà une réponse : « Somme toute, écrit-il, les émeutes ont été funestes ». Mais il ne faut surtout pas rester sur cette phrase, car il ajoute en 1862 :

« Ainsi parle cet à peu près de sagesse dont la bourgeoisie, cet à peu près du peuple, se contente si volontiers. Quant à nous, nous rejetons ce mot trop large et par conséquent trop commode : les émeutes . Il y a l'émeute, et il y a l'insurrection ; ce sont deux colères ; l'une a tort, l'autre a droit. »

¹ *Choses vues*, éd. Laffont, p. 787

Et Hugo d'enseigner que lorsqu'une fraction usurpe le pouvoir, il est légitime de recourir à l'insurrection pour la combattre - c'est même « le plus sain des devoirs » ; mais que., lorsqu'une fraction veut s'opposer par la violence à l'ensemble, elle fomenté une émeute illégitime qui peut être « le plus fatal des attentats ». Il ne condamne ni n'approuve la rébellion en général. Non. Avant de porter un jugement, il veut savoir s'il s'agit d'un pas violent en arrière, ou d'un salutaire accès de fureur de la vérité. Lorsque les pavés sont remués par une insurrection, ils « jettent l'étincelle du droit » ; « ils ne laissent à l'émeute que leur boue ».

Hugo se lance alors dans des distinctions plus hasardeuses : en général, écrit-il, « l'émeute sort d'un fait matériel ; l'insurrection est toujours un phénomène moral. L'insurrection confine à l'esprit, l'émeute à l'estomac ». Ce qui ne veut pas dire que le peuple n'ait pas le droit de manifester lorsqu'il a faim : quelques années plus tard, le 15 juin 1870, sous le titre *Misère*, le poète s'écriera :

Partout la force au lieu du droit. L'écrasement
Du problème, c'est là l'unique dénouement.
Partout la faim [...]
Si quelque humble ouvrier réclame un sort meilleur,
Le canon sort de l'ombre et parle au travailleur.
On met sous son talon l'émeute des misères.

L'émeute frumentaire « a un point de départ vrai, pathétique et juste. Pourtant elle reste émeute ». Hugo cite celle de Buzançais dans l'Indre, survenue en 1847 : elle avait raison au fond, mais elle a eu tort dans la forme, car elle a frappé au hasard, et laissé derrière elle des cadavres de vieillards, de femmes et d'enfants. Or « nourrir le peuple est un bon but, le massacrer est un mauvais moyen ». Il y a donc des émeutes légitimes et des émeutes dévoyées. Notre professeur de science politique procédait donc de façon trop simpliste lorsqu'il opposait l'étincelle à la boue ... En vérité, Hugo a des idées à profusion, mais il les livre telles quelles, avec toute la force des mots, sans chercher à les ordonner dans un système cohérent. Il met à la disposition de son lecteur les matériaux imagés d'une réflexion qu'il espère généreuse. Voici à cet égard un morceau d'anthologie :

« Toutes les protestations armées, même les plus légitimes, [...] débutent par le même trouble. Avant que le droit se dégage, il y a tumulte et écume. Au commencement l'insurrection est émeute, de même que le fleuve est torrent. Ordinairement elle aboutit à cet océan : révolution. Quelquefois pourtant, venue de ces hautes montagnes qui dominant l'horizon moral, la justice, la sagesse, la raison, le droit, [...] après une longue chute de roche en roche, après avoir reflété le ciel dans sa transparence et s'être grossie de cent affluents dans la majestueuse allure du triomphe, l'insurrection se perd tout à coup dans quelque fondrière bourgeoise, comme le Rhin dans un marais. »

Ah ! ces métaphores hugoliennes¹ ! En voici une autre, moins sublime : pour le bourgeois, émeute ou insurrection, c'est toujours contre le maître rébellion du dogue, qu'il faut punir de la chaîne et de la niche. Jusqu'au jour de la révolution réussie, celui où le chien devient lion. « Alors le bourgeois crie : Vive le peuple ! » En écrivant, en 1848, que « les émeutes

¹ On pense à la formule plus concise de Voltaire : « Ce qui dans un temps est une entreprise de héros, devient dans d'autres une révolte de séditieux. » (*Essai sur les mœurs, Annales de l'Empire*, à propos d'Othon I^{er} dit le Grand, *Œuvres complètes*, Impr. de la Société littéraire et typographique, tome 25, 1785, p. 102)

raffermissent les cabinets, mais les révolutions renversent les dynasties¹ », Hugo s'est-il souvenu de ce qu'avait écrit Marrast dans *La Tribune* du 20 juin 1832 à propos de l'état de siège décrété au lendemain des journées de juin ? « Une insurrection qui réussit s'appelle révolution; elle a ses flatteurs, elle distribue des couronnes; une insurrection vaincue se nomme révolte; elle ne rencontre que les injures prodiguées à l'impuissance ». Il revient sur le sujet quelque temps plus tard :

« Regardez le peuple un jour d'insurrection. C'est une mer. Il se gonfle, il se roule, il bondit, il presse de mille vagues furieuses le système gouvernant qui flotte sur lui. Si le navire vous paraît grand, ce n'est qu'une émeute; si le navire vous semble petit, c'est une révolution². »

Mais il le rappelle à ceux qui voudraient abuser de leur victoire, « le droit qui triomphe n'a pas besoin d'être violent ». (IV, 1, 2) D'ailleurs, le suffrage universel dissout l'émeute dans son principe : le bulletin de vote aura pour effet de remplacer le fusil de l'insurgé. Nous verrons que tel ne sera pas le cas, malgré l'optimisme des images illustrant la révolution de février 1848 et la proclamation de la République.

Au vu de cette digression, comment peut-on qualifier le mouvement des 5 et 6 Juin 1832 ?

- *Émeute*, a certainement répondu le pair de France de 1845, si l'on en juge à la lecture de ces lignes à l'évidence remaniées en 1860 : « Ce mouvement de 1832 a eu, dans son explosion rapide et dans son extinction lugubre, tant de grandeur que ceux-là mêmes qui n'y voient qu'une émeute n'en parlent pas sans respect. Pour eux, c'est comme un reste de 1830 ». Et Hugo était de ceux-là.

- *Insurrection*, répond le proscrit, qui pour une bonne lecture de l'épopée donne aussitôt cet avertissement : « Il pourra nous arriver, dans cette mise en scène d'un événement redoutable, de dire parfois l'émeute, mais seulement pour qualifier les faits de surface, et en maintenant toujours la distinction entre la forme émeute et le fond insurrection ».

Décidément, rien n'est simple ! Et, plutôt que de nous poser encore des questions, allons rejoindre Gavroche alors que Paris se « colore lugubrement du flamboiement formidable de l'émeute [et que] l'atome fraternise avec l'ouragan ».

¹ *Choses vues*, éd. Laffont, 1006 s.

² *Ibid.*, p. 1152.

7. Lorsqu'un oiseau vole au-dessus de l'effort

Gavroche a fait la célébrité du roman. C'est un polisson déguenillé, un gamin. Hugo revendiquait la paternité de ce dernier mot pour l'avoir employé dès 1834, dans *Claude Gueux* : « Rien ne pouvait faire que cet ancien gamin des rues n'eût point par moments l'odeur des ruisseaux de Paris ». Si, contrairement à ce qu'il a prétendu, il ne fut pas le premier à le faire, il y avait semble-t-il une certaine audace à employer un tel mot à l'époque. Mercier avait dit : *polisson*, et Restif n'était pas allé au-delà de *galopin*.

Le gamin, avec le badaud, est une spécialité de Paris ; il y forme presque une caste. Il s'amuse parce qu'il est malheureux. « C'est le peuple enfant ayant la ride du monde vieux. » En 1846, dans *Le peuple*, Michelet avait invité son lecteur à voir dans le gamin de Paris « quelque chose de contraire à la nature, de directement opposé à tous les instincts de l'enfance, [une] créature artificielle ». Et en note il avait ajouté : « c'est une merveille du caractère national, que cet enfant abandonné, provoqué au mal et surexcité de toute façon, conserve quelques qualités, l'esprit, le courage¹ ». Il s'était un peu moqué de la manière dont les romanciers parlaient du peuple :

« De nobles écrivains, d'un génie aristocratique, et qui toujours avaient peint les mœurs des classes élevées, se sont souvenus du peuple; ils ont entrepris, dans leur bienveillante intention, de mettre le peuple à la mode. Ils sont sortis de leurs salons, ont descendu dans la rue, et demandé aux passants où le peuple demeurait. On leur a indiqué les bagnes, les prisons, les mauvais lieux. [...] Il se trouve cependant, à bien regarder les choses, que ces artistes, grands dramaturges avant tout, ont peint, sous le nom de peuple, une classe fort limitée, dont la vie, toute d'accidents, de violences et de voies de fait, leur offrait un pittoresque facile, et des succès de terreur². »

Il visait entre autres Eugène Sue ; il ignorait sans doute que Victor Hugo venait d'entreprendre la rédaction des *Misérables*, mais il se trompait s'il pensait au *Dernier jour d'un condamné* ou à *Claude Gueux*, œuvres de combat contre la peine de mort où déjà Hugo plongeait avec sincérité dans la misère du peuple.

En Gavroche il y a du Rabelais, du Molière, du Beaumarchais, du Voltaire, ainsi que du jeune Joseph Bara, héros de 1793. Ces références notées par Hugo ne sont pas anachroniques bien que toutes situées hors du XIX^e siècle ; elles donnent des racines, et donc une dimension historique à l'enfant de douze ans qui, comme tant d'autres, erre dans les rues de Paris. Les

¹ J. Michelet, *Le peuple*, op. cit., p. 153.

² *Ibid.*, p. 151.

statistiques donnaient alors une moyenne de 260 enfants sans asile ramassés annuellement par les rondes de police dans les terrains non clos, dans les maisons en construction et sous les arches des ponts¹. Il n'est pas étonnant que les émeutes aient drainé nombre de ces enfants errants et donc disponibles. On pourrait à leur propos citer Rey Dusseuil qui, dans son épopée du cloître Saint-Merry, montre « ces enfants, à l'air mutin, ardents et braves [...qui] vont au combat comme jadis, à leur âge, on allait au jeu ». Il est vrai que tous les témoins n'ont pas le même regard : parlant des barricades de 1830, un ancien officier de la Garde nationale écrira en 1852 : « C'était simplement comme je l'ai toujours vu à toutes les émeutes [...] un composé de beaucoup de gamins entraînés, de vauriens débraillés, de fous enragés² ».

Mais ne nous trompons pas, Gavroche n'est pas vraiment de ceux-là ; il n'est ni le jeune garçon placé par Delacroix près de *La Liberté guidant le peuple*, ni l'un des quatre petits patriotes peints par Philippe-Auguste Jeanron³ : comme *le gamin de Paris* de Georges d'Outrepoint, il n'est pas un combattant en armes, il n'a dans la main ni fusil ni pistolet.



E. Delacroix, *La Liberté guidant le peuple*
(détail. Musée du Louvre)



P.A. Jeanron, *Les petits patriotes*
(Musée des Beaux-Arts de Caen)

Ironique et insolent, le gamin sait être respectueux. En tout cas il veut être respecté et s'il sourit quand on l'appelle galopin, il ne souffre pas qu'on le traite de voyou. Il ne se sent bien que dans la rue, dont le pavé lui est moins dur que le cœur de sa mère. Ses parents l'ont jeté dans la vie d'un coup de pied, et en cela il ressemble un peu à Marius que son grand-père a flanqué à la porte. Depuis ce jour où il a pris *sa volée*, il est sans gêne, sans pain, sans feu, sans

¹ L. Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses*, p. 121

² cité par Louis Girard, *La garde nationale*, op. cit. p.161.

³ Ces deux tableaux ont été peints au lendemain de la révolution de 1830 et exposés au même Salon de 1831. Cf. pour un plus long développement, J.J. Yver, "De Delacroix à Poulbot, l'image du gamin de Paris", *Revue de l'histoire de l'enfance irrégulière*, n° 4, 2002, p. 39-72, en ligne mais sans les illustrations.

amour. Il est joyeux parce qu'il est libre ; si la misère est son trousseau, rire est son caractère. Il chante, et Hugo adore cela, car il n'y a pas de vrai roi sans bouffon.



Gavroche à onze ans.

(Plume et lavis, dessin de Victor Hugo, 1850 - Maison de Victor Hugo, Paris, D.R.)

On trouve par exemple dans *Toute la Lyre*, cette chanson de Gavroche écrite vers 1845 :

Faut-il des rois sur les têtes
Des peuples, changés en bêtes ?
Tu dis oui, toi le canon.
Moi le pavé, je dis non.
Tape, tambour, tape encore.
Ran tan plan, pan pan pan.
Pif paf boum, ran plan tan plan,
Gai l'aurore.

Et le petit Gavroche, qui va prendre l'immortel nom de Gavroche, chante dans le roman cette complainte qui a fait le tour du monde :

Je ne suis pas d'Nanterre,
C'est la faute à Voltaire,
Je suis de Palaiseau,
C'est la faute à Rousseau.

N'y a-t-il pas là un clin d'œil au jeune Bara, précisément né à Palaiseau, mort en criant « Vive la République » ? Voltaire et Rousseau sont quant à eux les figures emblématiques de la bourgeoisie libérale qui soutient le régime et forme la garde nationale : c'est pour s'en moquer

que Gavroche les chansonne. Mais, là encore, il n'aura pas été le premier. Guy Rosa cite deux chansons de 1817 utilisant ce refrain, notamment celle-ci, attribuée à Béranger :

Eve aima le fruit nouveau
c'est la faute de Rousseau ;
Caïn tua son frère
c'est la faute de Voltaire.

Le balancement de ces deux rimes a fasciné Hugo, qui en a constitué une petite réserve : presbytère, ministère, prolétaire, censitaire, réfractaire, désaltère - berceau, morceau, monceau, arceau, boisseau, curaçao ... Voilà de la matière première pour les futurs morceaux de bravoure de Gavroche, qui nous a prévenus : « Les bourgeois n'ont qu'à bien se tenir, je vas leur éternuer des couplets subversifs ».

Le gamin ne joue plus dans le ruisseau. Il va au-devant de l'émeute que fuit un flot de bourgeois épouvantés. Il s'est procuré un pistolet, mais sans son chien parce qu'il est écrit que *Gavroche ne tuera pas*. Marius, également, sera en possession des pistolets que Javert lui avait donnés pour le guet-apens Patron-Minette, mais qui sont déchargés puisqu'il s'en est servi. Voilà encore un détail qui rapproche Gavroche de Marius, ce dernier apparaissant parfois comme le grand frère de l'autre. Bien plus, nous verrons plus tard Gavroche se saisir dans la barricade du fusil du même Javert démasqué et ligoté, mais nous constaterons que ce fusil n'est pas chargé. Ce type de gamin de Paris fait des héros, et non des assassins ; ses chansons et son effronterie seront ses seules armes devant la mitraille. C'est pourquoi nous ne pouvons suivre Raymond Escholier lorsqu'il écrit : « Gavroche, le gamin de Paris, gouape héroïque, type immortel mâchant la cartouche et crachant le sarcasme, le même qu'Eugène Delacroix a peint aux barricades de Juillet, scandant *la Marseillaise* à grands coups de pistolet, enjambant les cadavres au pas de charge, du même élan que sa voisine, la Liberté aux rudes mamelles¹ ». Cette belle envolée est selon nous un regrettable contre-sens : Gavroche ne porte pas d'arme, et s'il ramassera des gibernes au risque d'être tué, ce ne sera pas pour utiliser lui-même les cartouches qu'elles contiennent.

Il est vrai que dans ces troubles de la rue, on trouve beaucoup d'enfants armés et qui se battent. Dans *La France régénérée ou les journées des 27, 28 et 29 juillet 1830*, vaudeville créé à Saint-Etienne le 15 août de la même année, on porte en triomphe un enfant de onze ans qui a tué un commandant de la garde nationale. Et sur une lithographie de Guerrier illustrant un épisode de ces mêmes journées, on lit cette légende : « quelques citoyens après s'être emparés d'une voiture de moellons, les montent sur la Porte St-Denis et les font pleuvoir sur les Cuirassiers. Au même moment un enfant de 14 à 15 ans aperçoit un Cuirassier démonté et le tue d'un coup de Pistolet ». Canler, ancien chef de la Sûreté, affirme qu'un « mauvais garnement », un enfant d'une douzaine d'années aurait tiré sur le commandant d'un escadron du 6^{ème} dragons : « Tout le monde connaît, écrit-il, cette race de gamins de Paris, qui dans nos rassemblements a toujours poussé le premier cri séditieux, dans nos émeutes a porté le premier pavé à la première barricade, et qui presque toujours a tiré le premier coup de feu² ». Or, Gavroche n'a pas tué.

Il faut lire dans les Mémoires d'Alexandre Dumas la longue description de la barricade Saint Merry, d'après un enfant de Paris que son père avait envoyé faire une course boulevard

¹ R. Escholier, *Hugo roi de son siècle*, p. 260.

² L. Canler, *Mémoires*, p. 105.

du Temple dans la matinée du 5 juin¹. Même si le rôle de ce jeune témoin est moins héroïque, il n'en est pas pour autant négligeable. Mais ne quittons pas l'image de l'enfant sur la barricade sans avoir cité ce célèbre poème de *L'Année terrible*, car cet enfant de la Commune est digne assurément de son grand frère Gavroche :

Sur une barricade, au milieu des pavés
Souillés d'un sang coupable et d'un sang pur lavés
Un enfant de douze ans est pris avec des hommes.
- Es-tu de ceux-là, toi ? - L'enfant dit : Nous en sommes.
- C'est bon, dit l'officier, on va te fusiller.
Attends ton tour. - L'enfant voit des éclairs briller,
Et tous ses compagnons tomber sous la muraille.
Il dit à l'officier : Permettez-vous que j'aie
Rapporter cette montre à ma mère chez nous ?
- Tu veux t'enfuir ? - Je vais revenir. - Ces voyous
Ont peur ! Où loges-tu ? - Là, près de la fontaine.
Et je vais revenir, monsieur le capitaine.
- Va-t'en, drôle ! - L'enfant s'en va. - Piège grossier !
Et les soldats riaient avec leur officier.
Et les mourants mêlaient à ce rire leur râle ;
Mais le rire cessa, car soudain l'enfant pâle
Brusquement reparut, fier comme Viala²,
Vint s'adosser au mur et leur dit : Me voilà.
La mort stupide eut honte, et l'officier fit grâce.

Venons-en au roman : notre galopin ne tarde pas à rencontrer les amis de l'ABC, et se dirige vers Saint-Merry avec leur bande qui ne cesse de grossir, même si ceux qui la rejoignent ne savent pas toujours pourquoi. C'est le cas du père Mabeuf : il a entendu des coups de feu dans l'après-midi, mais le jardinier à qui il a demandé pourquoi on se battait, lui a répondu : « *Ah ! Dame !* », ce qui est tout dire ... La petite troupe s'arrête rue de la Chanvrière à côté du Corinthe. Dans ce cabaret qui leur sert habituellement de salle de réunion, sont attablés Laigle de Meaux et Grantaire, qui ont consommé plus que de raison. Bossuet pense que la place est bonne pour monter une barricade. Elle « était en effet admirablement indiquée : Bossuet gris avait eu le coup d'œil d'Annibal à jeun ». Une fois de plus chez Hugo, le comique côtoie le sublime, dans l'expression comme dans la situation. Et les éclats de rire ne manquent pas tandis que s'élève la barricade, à grand renfort de barres de fer, de pavés, de barriques de chaux, de futailles vides, de moellons, de poutres, d'omnibus même.

« Quand Bossuet et Courfeyrac se retournèrent, la moitié de la rue était déjà barrée d'un rempart plus haut qu'un homme. Rien n'est tel que la main populaire pour bâtir tout ce qui se bâtit en démolissant. [...]

Gavroche, complètement envolé et radieux, s'était chargé de la mise en train. Il allait, venait, montait, descendait, remontait, bruissait, étincelait. [...] Il était un tourbillonnement. On le voyait sans cesse, on l'entendait toujours. [...] l'énorme barricade le sentait sur sa croupe. [...] [II] volait au-dessus du tumulte et de l'effort. [...] Le mouvement perpétuel était dans ses petits bras et la clameur perpétuelle dans ses petits poumons :

¹ A. Dumas, *Mémoires*, op.cit., p. 861 sq. - cité également par Sayre et Löwy, *op. cit.*, p. 60 s.

² Comme le jeune Bara, héros de la mythologie révolutionnaire.

- Hardi ! encore des pavés ! encore des tonneaux ! encore des machins ! où y en a-t-il ? Une hottée de plâtras pour me boucher ce trou-là. C'est tout petit, votre barricade. Il faut que ça monte. Mettez-y tout, flanquez-y tout, fichez-y tout. »

Cette dernière phrase est essentielle . Pour que les insurgés puissent utilement parler des malheurs du peuple, la barricade doit être « bricolée » à partir des misères du peuple. Le tas d'ordures deviendra le Sinaï ; à force de fumier il deviendra de l'or. C'est pourquoi il faut tout y déverser, sans exclusion, du trognon de chou à l'omnibus ! Et Hugo, champion du bric-à-brac, s'en donne à cœur joie.

Mais ce n'est pas tout de décrire, il faut donner sa part d'authenticité à la chose décrite. Or, ne l'oublions pas, bien qu'elle ait été très soigneusement localisée¹, la barricade de la rue de la Chanvrerie n'a jamais existé que dans l'imagination de Victor Hugo. La vraie, c'est celle de la rue du Cloître-de-Saint-Merry². L'auteur s'en est inspiré il est vrai, mais il ne l'a pas mise en scène dans le roman parce qu'il n'aurait pas été libre d'y apporter ce qu'il voulait. Comme il l'a fait pour les Amis de l'ABC, il crée de toutes pièces une barricade bien à lui, mais bien située géographiquement, plan à l'appui, à proximité de la vraie. Il lui donne d'ailleurs, juridiquement parlant, « date certaine » :

« Les journaux du temps qui ont dit que la barricade de la rue de la Chanvrerie, cette *construction presque inexpugnable comme ils l'appellent*, atteignait au niveau d'un premier étage, se sont trompés. Le fait est qu'elle ne dépassait pas une hauteur de six ou sept pieds. Elle était bâtie de manière que les combattants pouvaient, à volonté, ou disparaître derrière, ou dominer le barrage et même en escalader la crête au moyen d'une quadruple rangée de pavés superposés et arrangés de gradins à l'intérieur. Au dehors le front de la barricade, composé de piles de pavés et de tonneaux reliés par des poutres et des planches qui s'enchevêtraient dans les roues de la charrette Anceau et de l'omnibus renversé, avait un aspect hérissé et inextricable. »

On a parlé de sa barricade dans les journaux : voilà qui donne sa réalité à la fiction. Peu importe qu'à dire vrai, les journaux n'aient jamais parlé de cette barricade !

¹ On lit dans les notes de l'auteur cette précision révélatrice : « Pour la barricade, indiquer qu'il faut prendre un plan de Paris ».

² Disparu au XVI^e siècle, le cloître n'était plus qu'un enclos de maisons. (cf. Hillairet, *Connaissance du vieux Paris*, p. 68) On notera

8. Marius ne comprend pas le drame dont il est acteur et témoin

Pas question bien sûr d'ouvrir la barricade à Thénardier¹, ni à *Patron-Minette*, son quatuor de bandits. Elle doit être bien fréquentée, et Enjolras y tient la main. On le voit debout sur la crête du barrage, le fusil au poing, avec son beau visage austère. Il a prié Grantaire d'aller cuver son vin ailleurs : « C'est la place de l'ivresse et non de l'ivrognerie. Ne déshonore pas la barricade », lui lance-t-il. Il convient également de se méfier des mouchards : la police a effectivement tenté d'infiltrer les barricades. Et la découverte de Javert est un fait quasi-historique. Le policier est extirpé, et ligoté au dehors, dans le cabaret. Il faut aussi prendre garde aux provocateurs : malheureusement, Le Cabuc, qui a pourtant la mine d'un ivrogne sauvage, n'est pas identifié comme tel avant qu'il ne tue inutilement un brave portier. Son élimination ne peut dès lors résulter que d'une exécution sommaire par le chef de la barricade lui-même, car l'insurrection doit avoir sa discipline, même si elle hait la mort dont elle doit se servir.

« Pâle, le col nu, [...] Enjolras avait en ce moment je ne sais quoi de la Thémis antique. Ses narines gonflées, ses yeux baissés donnaient à son implacable profil grec cette expression de colère et cette expression de chasteté qui, au point de vue de l'ancien monde, conviennent à la justice. [...]

On entendit l'explosion, l'assassin tomba sur le pavé, le front en avant, et Enjolras se redressa et promena autour de lui son regard convaincu et sévère.

Puis il poussa du pied le cadavre et dit :

- Jetez cela dehors. »

Marius peut entrer. Empreint de « l'extase du désespoir » puisque Cosette se dérobe, il veut mourir. En voici l'occasion. Victor Hugo décrit avec précision son itinéraire, depuis la rue Plumet jusqu'au quartier Saint-Denis. Dans son « funèbre somnambulisme », il s'est heurté à la multitude « des sarraus, des blouses, des casquettes, des têtes hérissées et terreuses ondoyant dans la brume nocturne ». Il a franchi la zone de la foule, et dépassé la lisière des troupes. C'est « la solitude, le silence, la nuit », à tel point qu'entrer dans une rue c'est entrer dans une cave. Marius aperçoit les deux chevaux blancs que Bossuet avait dételés pour renforcer la barricade : « Ils avaient erré au hasard de rue en rue toute la journée et avaient fini par s'arrêter là, avec cette patience accablée des brutes qui ne comprennent pas plus les actions de l'homme que l'homme ne comprend les actions de la providence. » L'auteur ne fait que transcrire un souvenir personnel : le 13 mai 1839 en début d'après-midi, il avait vu, rue du Roi-Doré, « deux chevaux dételés de quelque charrette dont on a[vait] fait une barricade [...], suivis du charretier tout

¹ On ne le retrouvera qu'à la porte de l'égout. Il ne reconnaît pas Jean Valjean qu'il prend pour un assassin portant sur son dos sa victime, et il espère pouvoir bénéficier du butin s'il lui ouvre la porte dont il a la clef.

désorienté¹ ». D'ailleurs il revient à l'Histoire après avoir pris ses distances pour mieux imaginer, procédé troublant mais efficace². Pour donner à l'approche de Marius sa part de vérité, voici comme un détail vécu un coup de fusil qui siffle : « la balle perça au-dessus de sa tête un plat à barbe de cuivre suspendu à la boutique d'un coiffeur. On voyait encore, en 1846, rue du Contrat-Social, au coin des piliers des halles, ce plat à barbe troué. »

Mais l'imagination reprend ses droits : « Tout cet itinéraire [de Marius] ressemble à une descente de marches noires, vers un lac d'obscurité, brumeux, pensant, funèbre, [...] labyrinthe désert et inquiétant ». Un hibou pourrait voir le morne spectacle offert par le vieux quartier des Halles, énorme trou creusé au centre de Paris, et son regard tomberait dans un « abîme, un lac d'obscurité », car dans la barricade les insurgés ont entassé un monceau de misères, de douleurs, d'iniquités, de désespoirs, ainsi que des blocs de ténèbres arrachés des bas-fonds. D'où cette obscurité. Le hibou verrait donc « une ombre farouche, une monstrueuse caverne, et la ceinture formidable des bataillons se fermant autour de l'émeute ».

« Plus d'autre clarté à espérer là désormais que l'éclair des fusils, plus d'autre rencontre que l'apparition brusque et rapide de la mort [...] On n'y entendait qu'un seul bruit, bruit déchirant comme un râle, menaçant comme une malédiction, le tocsin de Saint-Merry. Rien n'était glaçant comme la clameur de cette cloche éperdue et désespérée se lamentant dans les ténèbres. [...] Des nuages lourds emplissaient tout l'horizon de leurs plis mélancoliques. Il y avait un ciel noir sur ces rues mortes, comme si un immense linceul se déployait sur cet immense tombeau [...] On entendait gronder sourdement la sombre voix du peuple, voix effrayante et sacrée. »

Marius est enseveli sous une large nappe d'ombre, mais il aperçoit une lueur sur les pavés, « un lampion clignotant dans une espèce de muraille informe, et des hommes accroupis ayant des fusils sur leurs genoux ». C'est l'intérieur de la barricade. Il est à son « extrême bord », il n'a plus qu'un pas à faire. Assis sur une borne, les bras croisés, il songe à son père, ce fier soldat qui a tout fait pour la France et rien contre elle, ce héros dont le devoir était simple. Mais ce n'est plus Montmirail ni Champaubert ; il s'appête au contraire à tomber dans une guerre civile « ouverte devant lui comme un gouffre », guerre de rues où va saigner le flanc de la patrie. Il frissonne, il pleure, il hésite³. Va-t-il abandonner ses amis de l'ABC, alors qu'il est si près de les retrouver ? Non, au seuil de l'insurrection il en découvre la légitimité ; il se redresse et se dit qu'il ne s'agit plus seulement de la patrie, mais de l'humanité. Peu importe que la France saigne, si l'humanité applaudit et si la liberté sourit. D'ailleurs, se dit-il,

« la guerre civile ? qu'est-ce à dire ? Est-ce qu'il y a une guerre étrangère ? Est-ce que toute guerre entre hommes n'est pas la guerre entre frères ? La guerre ne se qualifie que par son but. Il n'y a ni guerre étrangère, ni guerre civile ; il n'y a que la guerre injuste et la guerre juste.(...) La guerre ne devient honte, l'épée ne devient poignard que lorsqu'elle assassine le droit, le progrès, la raison, la vérité. Alors, guerre civile ou guerre étrangère, elle est inique ; elle s'appelle le crime. »

On le voit, les frissons ont laissé place à l'exaltation. Pour réveiller les hommes, Marius se dit prêt à les rudoyer, à « leur jeter la lumière à poignées terribles ». Il ne craint plus le regard de son père, car « Vaincre à Austerlitz est grand, prendre la Bastille, c'est immense ».

¹ *Journal d'un passant pendant l'émeute du 12 mai 1839* - éd. Laffont, Critique, p. 796 .

² cf. G. Milhaud, "De l'histoire au roman", in *Europe*, Fév. 1962.

³ C'est sans doute la raison pour laquelle Barbey d'Aurevilly le qualifia méchamment de « pleutre idyllique ».

Pourtant, encore un instant, et Hugo le dépeint « accablé mais résolu, hésitant pourtant, son regard errant dans l'intérieur de la barrière ». Comment mieux souligner ses contradictions ?

Soudain Gavroche en chantant bondit dans la barricade, annonçant l'arrivée des assaillants ; il est dix heures du soir. On entend, à l'intérieur, « le mouvement des mains cherchant les fusils et, à l'extérieur, un bruit de pas mesuré, nombreux », car Hugo ne craint pas de mélanger hardiment deux activités sensorielles, l'ouïe et la vue.

« Tout à coup, du fond de cette ombre, une voix, d'autant plus sinistre qu'on ne voyait personne, et qu'il semblait que c'était l'obscurité elle-même qui parlait, cria :

- Qui vive ?

En même temps on entendit le cliquetis des fusils qui s'abattent.

Enjolras répondit d'un accent vibrant et altier :

- Révolution française.

- Feu ! dit la voix.

Un éclair empourpra toutes les façades de la rue comme si la porte d'une fournaise s'ouvrait et se fermait brusquement.

Une effroyable détonation éclata sur la barricade. Le drapeau rouge tomba. »

Arrêtons-nous un instant : Hugo place un drapeau rouge sur la barricade et, s'il tombe, il l'y fera redresser. Or, dans sa lettre du 10 décembre 1833, Charles Jeanne a expliqué pourquoi il s'était insurgé contre la présence d' « un drapeau rouge arboré près du drapeau national », qui rappelait trop celui que les provocateurs de la police avaient agité alors que le cortège atteignait le pont d'Austerlitz. Louis Blanc a bien montré pourquoi cette « apparition effrayante » avait eu pour but de « rendre odieuse la cause de la république », parce qu'elle évoquait le souvenir « d'un jacobinisme sanguinaire¹ ». Le général Exelmans s'était alors écrié : « Pas de drapeau rouge ; nous ne voulons que le drapeau tricolore ; c'est celui de la gloire et de la liberté ! » Et Jeanne n'a pas dit autre chose : « Mes amis, n'arborons jamais d'autre drapeau que le drapeau national, nous n'en pourrions trouver aucun qui nous rappelle autant de gloire que celui de la république ! ». A la suite de quoi, la cravate rouge avait été abattue et n'avait plus reparu². Mais, au moment où il écrit, Hugo ne redoute plus le drapeau rouge.

Jusque là, le vieux père Mabeuf était resté assis, les poings sur les genoux, la tête penchée en avant, « comme s'il regardait dans un précipice ». Victor Hugo est décidément obsédé par l'image du précipice : « Je suis l'homme pensif dans le gouffre jeté », écrit-il le 3 mars 1854. Dans le même temps il parle de « la profondeur morne du gouffre bleu » (*IBO*, 1854) et l'année suivante, du contemplateur qui regarde, pensif, « Le gouffre monstrueux plein d'énormes fumées » (*A celle qui est restée en France*). Déjà, dans *Châtiments*, il avait décrit la plaine de Waterloo comme un « gouffre flamboyant, rouge comme une forge » (novembre 1852). Entre 1855 et 1857, il multiplie (dans *Dieu*) l'évocation des « profondeurs formidables ». « La contemplation du gouffre me dévore, écrit-il. [Le] gouffre [est tour à tour] étoilé, hideux, inabordable, bleu, plein d'éblouissements, horrible, implacable et sourd ». Et, lorsqu'il quitte les grands thèmes pour parler de « sujets plus humbles », il voit encore « l'échelle des êtres qui plonge dans ce gouffre qu'on nomme Dieu, les vastes profondeurs funèbres, l'abîme infinitésimal³ ». En 1866, il publie *Les travailleurs de la mer*, où l'on voit notamment Gilliatt en plein combat. Ce passage est intéressant puisqu'il introduit à la fois le précipice et la barricade dans l'océan :

¹ *Histoire de dix ans*, t. 3, ch. VII.

² *A cinq heures, nous serons tous morts !* op. cit., p.72 ; v. également p. 41.

³ « Paulo minora canamus », *Les Chansons des rues et des bois*, I, II, 1 ; manuscrit daté du 31 juillet 1859.

« Gilliatt, autour de qui tout était précipice, démasquait, à la dernière minute et devant le péril suprême, une stratégie savante. [...] De ce sépulcre, Gilliatt avait fait sa forteresse. Il s'était crénelé dans cette mesure formidable de la mer. Il y était bloqué, mais muré. Il était, pour ainsi dire, adossé à l'écueil, face à face avec l'ouragan. Il avait barricadé le détroit, cette rue de vagues. C'était d'ailleurs la seule chose à faire. Il semble que l'océan, qui est un despote, puisse être, lui aussi, mis à la raison par des barricades. [...] La nuit canonnait, les grêlons mitraillaient, la houle escaladait. [...] et ce fut la cinquième barricade improvisée par Gilliatt contre la tempête dans cette rue de la mer. »

Après la dislocation de la Durande par la tempête, Hugo ajoute : « L'ouragan, aveugle, avait travaillé à cette barricade dernière ». (II, III, 6)

Et n'oublions pas Gwynplaine, dans *L'homme qui rit* (1869). Effrayant, il s'est levé au milieu des Lords (II,VIII,7). On lui demande qui il est, d'où il sort. Il répond : « Du gouffre. [...] Qui je suis ? je suis la misère. [...] Je suis celui qui vient des profondeurs. [...] J'ai été jeté au gouffre. Dans quel but ? pour que j'en visse le fond. Je suis un plongeur. » Hugo est donc habitué à ces plongeurs dans les profondeurs¹.

Mais revenons au père Mabeuf : la détonation l'a réveillé. Il se porte volontaire pour redresser le drapeau rouge. Il gravit les escaliers de pavés. Et, « quand il fut au haut de la dernière marche, quand ce fantôme tremblant et terrible, debout sur ce monceau de décombres en présence de douze cents fusils invisibles, se dressa, en face de la mort et comme s'il était plus fort qu'elle, toute la barricade eut dans les ténèbres une figure surnaturelle et colossale. » Deux décharges encore, et le vieillard « tombe à la renverse sur le pavé, comme une planche, [...] les bras en croix. [...] Sa vieille tête, pâle et triste, semblait regarder le ciel ».

On a remarqué l'ascension, du précipice au ciel, grâce aux pavés de la barricade rédemptrice. Entré enfin dans la barricade, Marius fait sensation,

« le pied sur les pavés, la torche à la main, son fier visage éclairé par une résolution fatale, penchant la flamme de la torche vers ce monceau redoutable où l'on distinguait le baril de poudre brisé, et poussant ce cri terrifiant :

- Allez-vous-en, ou je fais sauter la barricade !

Marius sur cette barricade après l'octogénaire, c'était la vision de la jeune révolution après l'apparition de la vieille. »

Etonnant coup de théâtre. Après l'ascension du vieux Mabeuf, voici Marius déconnecté de son chagrin d'amour, « aboutissant à cet effroyable précipice », celui-là même que le père Mabeuf avait regardé avant de gravir l'escalier de pavés. Il est proclamé par Enjolras chef des insurgés, mais « assist[e] à son propre drame comme à une pièce qu'on ne comprend pas ». A propos, tout ce roman n'est-il pas un drame romantique, un drame dont les enchaînements n'obéissent pas à la logique ?

¹ Jean Valjean, lui, s'engloutira dans l'égout comme dans la mer. Bien mieux, à la fin du roman, Marius se demandera pourquoi Dieu a placé cet homme auprès de Cosette, ce vieux damné auprès de la céleste petite. « Ici, les questions s'exfoliaient, pour ainsi parler en énigmes innombrables, les abîmes s'ouvraient au fond des abîmes, et Marius ne pouvait plus se pencher sur Jean Valjean sans vertige. Qu'était-ce donc que cet homme précipice ? »

Au chagrin d'amour de Marius correspond le drame de la jalousie qui vient de fondre sur Jean Valjean lorsque celui-ci comprend que Cosette pourrait le quitter pour rejoindre Marius. Cosette qu'il aime trop et mal¹. Avant d'entrer dans la barricade, Marius avait hésité, assis sur une borne ; de même, pendant que l'on se bat du côté de Saint-Merry, Jean Valjean est « nu-tête, assis sur la borne de la porte de sa maison ». Il semble écouter. Lorsqu'il apprend que son rival combat parmi les insurgés, « cette splendeur de l'être haï » se profile devant lui. Il pousse « un affreux cri de joie ». Une heure plus tard, il sort en habit de garde national et en armes, se dirigeant vers la barricade. Aux yeux des forces de l'ordre, rien de plus naturel que de le voir partir en uniforme, comme s'il allait prendre la garde ; d'un autre côté, l'entrée d'un garde national isolé dans la barricade n'avait rien d'extraordinaire car nombre d'entre eux, surtout parmi les artilleurs, avaient rejoint les insurgés.

¹ Guy Rosa et autres, *Les Misérables*, op. cit., p. 96 .

9. Une digression pour une justification.

Au moment où, morts ou vivants, les acteurs vont se retrouver rue de la Chanvrière, alors que le lecteur se demande ce que Jean Valjean a dans la tête, Victor Hugo sort du cadre du roman. Il se lance dans une étrange digression. Il était allé en amont pour disserte longuement sur Waterloo ; il nous conduit maintenant en aval pour nous plonger dans « la fatale insurrection de Juin 1848, la plus grande guerre de rues qu'ait vue l'histoire », précise-t-il. De quoi s'agit-il ? En apparence, de nous décrire les deux plus mémorables barricades « que l'observateur des maladies sociales puisse mentionner : la Charybde du Faubourg Saint-Antoine et la Scylla du Faubourg du Temple¹ ». En réalité, de justifier son attitude lorsque, représentant du peuple en mission, il avait marché contre les insurgés.

Il faut donc ouvrir sa biographie.

Hugo interrompt la rédaction des *Misérables* (il s'agit alors des *Misères*) quelques jours avant la Révolution de février 1848 et la proclamation de la République qu'il n'accueille pas avec enthousiasme. Il estime que le peuple n'est pas assez mûr pour fonder une république parfaite, or la république ne peut survivre à son triomphe qu'à la condition d'être irréprochable. N'avait-il pas écrit, un ou deux ans plus tôt ce rude avertissement : « Républicains, prenez garde. La première chose que la guillotine guillotiner, ce sera la république². » Ou encore, cette pensée datée du 19 février 1848 : « Le peuple est conduit par la misère aux révolutions et ramené par les révolutions à la misère³ ». Pouvait-il mieux exprimer son scepticisme, quelques jours avant la chute de Louis-Philippe ? Il se fait cependant élire à l'Assemblée constituante le 4 juin. Le 20 juin, il y prononce un discours où il explique son opposition aux Ateliers nationaux, institution selon lui inadaptée à résoudre le problème du chômage, et plutôt propre à encourager l'oisiveté. A cette occasion, il prend à partie les « socialistes impatients » :

« Ceux qui agitent la rue, ceux qui jettent le peuple sur la place publique, ceux qui poussent au désordre et à l'insurrection, ceux qui font fuir les capitaux et fermer les boutiques, je puis bien croire, déclare-t-il, que ce sont de mauvais logiciens, mais je ne puis me résigner à penser que ce sont décidément de mauvais français, et je leur dis, et je leur crie : En agitant Paris, en remuant les masses, en provoquant le trouble et l'émeute, savez-vous ce que vous faites ? Vous construisez la force, la grandeur, la richesse, la puissance, la prospérité et la prépondérance de l'Angleterre⁴. »

¹ « La plus grande bataille que le prolétariat ait menée contre la bourgeoisie », écrit Marx.

² *Choses vues*, éd. Laffont, p. 992

³ *ibid.* p. 1003.

⁴ éd. Laffont, *Politique*, p.167 sq.

Il ne faut pas affaiblir la patrie. Il faut « le calme dans la rue, l'union dans la cité, la force dans le gouvernement, la bonne volonté dans le travail, la bonne foi dans tout ». Les misères du peuple touchent l'orateur, mais pas encore au point d'en faire un « homme de gauche ».

Le lendemain, 21 juin, la Commission exécutive décide que tous les ouvriers des Ateliers nationaux âgés de 19 à 25 ans seraient enrôlés dans l'armée, les autres devant être répartis dans les chantiers de province. C'est pour protester contre cette dissolution que les ouvriers parisiens s'insurgent dans ce qu'on peut appeler une guerre de classe.

En bonne logique, Hugo ne peut que s'opposer à cette terrible insurrection qui résiste à la représentation nationale en réclamant le rétablissement d'une institution qui, écrit-il dans *Choses vues*, « en quatre mois de fainéantise, a fait du brave ouvrier un flâneur hostile auquel la civilisation est suspecte ». Le 24 juin, il est désigné parmi soixante commissaires pour expliquer aux insurgés les décisions prises par l'Assemblée à propos de l'état de siège. S'est-il alors borné à parlementer au péril de sa vie pour tenter de ramener le calme comme il l'a dit, ou bien a-t-il dépassé sa mission, et participé lui-même à l'enlèvement d'une barricade ? La discussion reste ouverte, à tel point qu'on a parlé - pauvre Couperin ! - de « barricades mystérieuses¹ ».

En juin 1855, Hugo expliquera à son fils Charles que cette émeute avait été une atteinte au suffrage universel, et donc un crime. Même s'il s'était rallié à la République après Février (du bout des lèvres), il ne pouvait tolérer que des insurgés aient pu de la sorte déchirer leur bulletin de vote. « Désastreuse insurrection », écrira-t-il encore en avril ou mai 1860 sous la signature d'Enjolras, pour donner encore plus de relief à son jugement. Mais son cas ne fut pas isolé². En tout cas, lorsqu'on étudie son attitude face à l'insurrection de juin 1848, il faut lire son affiche électorale pour les élections complémentaires du 4 juin : la république pour laquelle il se déclare est celle qui

« poursuivra, sans quitter terre pourtant, et sans sortir du possible et du vrai, la réalisation sereine de tous les grands rêves des sages; (celle qui) bâtera le pouvoir sur la même base que la liberté, c'est-à-dire sur le droit; subordonnera la force à l'intelligence; dissoudra l'émeute et la guerre, ces deux formes de la barbarie ; fera de l'ordre la loi des citoyens, et de la paix la loi des nations ».

L'élu ne pouvait renier la profession de foi du candidat. Et pour être juste, il faut mentionner la lettre adressée le 27 juin 1848 au Président de l'Assemblée par Cahagne de Cey pour attester que Victor Hugo avait marché, vêtu d'un paletot gris, sans aucune espèce d'insigne et sans arme malgré le danger, vers la barricade de la rue Saint-Louis, appelant à en finir avec cette meurtrière guerre de tirailleurs³. En exil, il devra s'expliquer à ce propos : ayant repris la rédaction du roman, et ainsi amené à parler de l'insurrection de 1832, il saisira l'occasion pour parler de celle de juin 1848 qu'il avait déjà évoquée dans *Aux Marrast* :

¹ Voir à ce propos et sous ce titre l'article de Bernard Leuillot, in *Europe*, mars 1985.

² Voir pour Arago, T. Bouchet, *Le Roi et les barricades*, p. 149 et F. Sarda, *Les Arago*, p. 303 sq.- Marie d'Agout, dans son *Histoire de la Révolution de 1848* publiée sous le pseudonyme de Daniel Stern, cite des paroles d'insurgés, qui traduisent bien cette réalité : « Vous étiez avec nous en 1832 ! crie une voix. Souvenez-vous du cloître Saint-Merry ! ». « Monsieur Arago, vous êtes un brave citoyen, reprend un autre insurgé avec beaucoup de politesse; nous sommes pour vous pleins de respect, mais vous n'avez pas le droit de nous faire des reproches. Vous n'avez jamais eu faim; vous ne savez pas ce que c'est que la misère ». S'estimant insulté, Arago avait cessé le dialogue et contribué à enlever la barricade

³ Voir à ce sujet Henri Guillemin, *Hugo*, p. 39.

Voici qu'en un instant
L'émeute sombre, horrible, à grands cris, en chantant
Accourt, s'étend, bondit, sème les embuscades,
Fait de terre en hurlant sortir les barricades,
Et que la mort jaillit des caves et des toits¹.

Ce sera donc pour la critiquer, comme il l'avait à l'époque combattue, parce que les insurgés de juin 1848 se sont révoltés contre un gouvernement légitimé par le suffrage universel. Il le déclare à l'Assemblée dans son discours sur la déportation du 5 avril 1850 :

« Je repousse et je condamne, sous un régime de suffrage universel, les actes de rébellion et de désordre, les recours à la force brutale. Ce qui convient à un grand peuple souverain de lui-même, à un grand peuple intelligent, ce n'est pas l'appel aux armes, c'est l'appel aux idées. (*Sensation*) Pour moi, et ce doit être, du reste, l'axiome de la démocratie, le droit de suffrage abolit le droit d'insurrection. C'est en cela que le suffrage universel résout et dissout les révolutions. (*Applaudissements*)² »

Dans *Paris et Rome*, publié en juillet 1876, il écrira de même : « En république, toute insurrection est coupable. [...] C'est l'assassinat du peuple par le peuple.[...] Donc l'insurrection de juin 1848 avait tort³ ». Mais, nous l'avons vu et le verrons encore⁴, s'il condamne l'acte de rébellion, il protège le rebelle contre la répression, il lui vient en aide, il prend « fait et cause pour les accablés » car il est pour la ré-conciliation. « Vaincre, puis tendre la main aux vaincus ; telle est la loi de sa vie⁵ ».

« Il arrive quelquefois que, même contre les principes, même contre la liberté, l'égalité et la fraternité, même contre le vote universel, même contre le gouvernement de tous par tous, du fond de ses angoisses, de ses découragements, de ses dénuements, de ses fièvres, de ses détresses, de ses miasmes, de ses ténèbres, cette grande désespérée, la canaille proteste, et que la populace livre bataille au peuple.

Ce sont des journées lugubres; car il y a toujours une certaine quantité de droit même dans cette démence [...] ; et ces mots, qui veulent être des injures, gueux, canaille, populace, constatent, hélas ! plutôt la faute des privilégiés que la faute des déshérités. »

Toujours dans *la Charybde du Faubourg Saint-Antoine et la Scylla du Faubourg du Temple* le romancier des *Misères* s'emploie à justifier le comportement du député :

« Les exaspérations de cette foule qui souffre et qui saigne, ses violences à contresens sur les principes qui sont sa vie, ses voies de fait contre le droit, sont des coups d'Etat populaires, et doivent être réprimés. L'homme probe s'y dévoue, et, par amour même pour cette foule, il la combat. Mais comme il la sent excusable tout en lui tenant tête ! Comme il la vénère tout en lui résistant ! C'est là un de ces moments rares où, en faisant ce qu'on doit faire, on sent quelque chose qui déconcerte et qui

¹ Victor Hugo, Poésie, l'Intégrale/Seuil, 3. p. 750.

² *Actes et Paroles*, éd. Laffont - Politique, p. 231.

³ *Ibid.*, p. 703.

⁴ *Le Droit et la Loi* (juin 1875), éd. Laffont, Politique, p. 76

⁵ De fait il intervient après juin 1848 en faveur des transportés : voir note IV, in *Œuvres complètes*, Laffont, Politique, p. 344. Ces transportés qui par leurs fers et par Saint-Merry, juraient qu'ils étaient encore prêts à mourir pour la liberté.

déconseillerait presque d'aller plus loin ; on persiste, il le faut ; mais la conscience satisfaite est triste, et l'accomplissement du devoir se complique d'un serrement de cœur. »

Hugo peut ensuite décrire minutieusement les deux « barricades absolument uniques [...] qui ont caractérisé cette insurrection, [...] ces deux effrayants chefs-d'œuvre de la guerre civile, dont l'une encombrait l'entrée du faubourg St Antoine et l'autre défendait l'approche du faubourg du Temple ». L'une était « monstrueuse, faite de l'écroulement de trois maisons à six étages; on aurait dit du vacarme pétrifié » ; l'autre était une « muraille étrange, un mur [...] bâti avec des pavés, [...] droit, correct, froid, perpendiculaire, nivelé à l'équerre, un mur immobile et tranquille¹ ». La première ressemblait à une gueule, et l'autre à un masque. Elles ont profité de l'expérience de 1832.

Revenons rue de la Chanvrerie. On a profité de la nuit pour rehausser de deux pieds la barricade, devenue un « effrayant nid d'ombre » dont l'intérieur est « noyé de ténèbres ». C'est alors que Jean Valjean y pénètre.

« - Quel est cet homme ? demanda Bossuet.
- C'est, répondit Combeferre, un homme qui sauve les autres. »

Parole ô combien prophétique, qui renforce le concept de barricade-rédemption. Car dans cette épopée, culminent les gestes qui assurent le salut de l'homme.

¹ Eric Hazan cite (*L'invention de Paris*, p.343) cet extrait des *Souvenirs* de Tocqueville : « je trouvai le peuple occupé à établir des barricades ; il procédait à ce travail avec l'habileté et la régularité d'un ingénieur, ne déparant que ce qu'il fallait pour fonder, à l'aide des pierres carrées qu'il se procurait ainsi, un mur épais, très solide et même assez propre ». Cf. également les *Instructions pour une prise d'armes*, d'Auguste Blanqui (1866) : on y trouve un « plan de la barricade et de sa contregarde » et ce commentaire : « Le rempart et le mur interne de la contre-garde sont maçonnés en plâtre. »

10. La mort de Gavroche

En cet instant, Victor Hugo aurait pu écrire en toute simplicité qu'Enjolras méditait sur le sort de ses amis. Il a préféré cette redondance qu'on peut ne pas aimer : « La situation de tous, dans cette heure fatale et dans ce lieu inexorable, avait comme résultante et comme sommet la mélancolie suprême d'Enjolras » Suit son célèbre discours au chapitre *Quel horizon on voit du haut de la barricade*. A ses compagnons qui vont peut-être mourir, il adresse une véritable profession de foi dans l'avenir de l'humanité, dans le progrès des sciences, dans la maîtrise de l'univers par l'homme. Il s'adresse plus particulièrement à l'un d'entre eux, le seul en tout cas qu'il dénomme dans sa déclamation :

« - Ecoute-moi, toi Feuilly, vaillant ouvrier, homme du peuple, homme des peuples. Je te vénère. Oui, tu vois nettement les temps futurs, oui, tu as raison. Tu n'avais ni père ni mère, Feuilly ; tu as adopté pour mère l'humanité et pour père le droit. Tu vas mourir ici, c'est-à-dire triompher. »

Car, que la barricade soit défaite ou victorieuse, les choses vont changer. Enjolras emploie bien sûr une expression moins terre à terre : « Nous allons faire [...] la révolution du vrai », dit-il. Soit, mais pourquoi interpelle-t-il plus particulièrement l'ouvrier ? Sans doute parce que celui-ci, plus que les autres, a besoin de l'instruction qu'il n'a pas eu encore la chance de recevoir et que l'étudiant est en mesure de lui apporter, avec sa bravoure et son intelligence.

« L'Egalité a un organe : l'instruction gratuite et obligatoire. Le droit à l'alphabet, c'est par là qu'il faut commencer. L'école primaire imposée à tous, l'école secondaire offerte à tous, c'est là la loi. De l'école identique sort la société égale. Oui, enseignement ! Lumière ! lumière ! »

Mais aussi parce que, nous l'avons vu, Feuilly a les yeux ouverts vers les nations d'Europe, et qu'il est le mieux à même de recevoir ce message : « Nous allons à l'union des peuples ; nous allons à l'unité de l'homme. [...] La civilisation tiendra ses assises au sommet de l'Europe, et plus tard au centre des continents, dans un grand parlement de l'intelligence. » Ainsi,

« le XX^e siècle sera heureux [...] on n'aura plus à craindre la famine, l'exploitation, la prostitution par détresse, la misère par chômage, et l'échafaud, et le glaive, et les batailles, et tous les brigandages du hasard dans la forêt des événements. [...] Oh ! le genre humain sera délivré, relevé et consolé ! Nous le lui affirmons sur cette barricade. D'où poussera-t-on le cri d'amour, si ce n'est du haut du sacrifice ? O mes frères, c'est ici le lieu de jonction de ceux qui pensent et de ceux qui souffrent; cette barricade n'est faite ni de pavés ni de poutres, ne de ferrailles; elle est faite de deux monceaux, un monceau d'idées et un monceau de douleurs. La misère y rencontre l'idéal. [...] Les souffrances apportent ici leur agonie, et les idées leur immortalité. Cette agonie et cette

immortalité vont se mêler et composer notre mort. Frères, qui meurt ici meurt dans le rayonnement de l'avenir. Nous entrons dans une tombe toute pénétrée d'aurore. »

Enjolras a parlé « comme un vrai général d'émeute ». Mieux, on l'imagine tenant à la main un « flamboyant glaive d'archange », mais Marius ne l'entend pas : « il se [sent déjà] entré dans le tombeau, il ne [voit] plus les faces des vivants qu'avec les yeux d'un mort. ».

Le jour va se lever. On se prépare à l'assaut. Chacun a pris son poste de combat, à la place qu'il a choisie, comme au spectacle. « On s'accote, on s'accoude, on s'épaule. Il y en a qui se font des stalles avec des pavés ». (V, 1, 7) Ainsi l'insurgé est à la fois auteur, acteur et spectateur¹. Un canon tire à mitraille, avec un râle effrayant. Enjolras tue le chef de pièce, un jeune sergent ; une larme coule lentement sur sa joue de marbre, « mais il faut ce qu'il faut ». La violence serait donc une fatalité ?

Comme Marius et Gavroche, Jean Valjean ne tue pas². Mais il se souvient du temps où il était braconnier, et ce rappel d'une ancienne activité marginale rend ce geste de bonté d'autant plus sublime³ : d'un coup de feu bien ajusté il fait tomber sur la barricade un matelas destiné à amortir l'impact des projectiles, à faire avorter la mitraille. Il adoucit ainsi l'agressivité des forces de l'ordre. Il tire dans la direction d'un espion qui observe sur un toit, mais il ne le vise pas. Il déloge l'homme mais ne le tue pas. *C'est un homme qui fait de la bonté à coups de fusil*, dit Combeferre. De même il fera semblant d'exécuter Javert dont un coup de pistolet ne fait que protéger la fuite après qu'il l'ait libéré de ses liens⁴. Malgré le tocsin de Saint-Merry, les combattants de la barricade sentent retomber sur leur obstination l'indifférence du peuple. Ils n'ont plus l'espérance, mais le désespoir et sa part de rage. Ils reçoivent maintenant les décharges d'une seconde bouche à feu ; ils vont bientôt manquer de cartouches.

Quant à Gavroche, il a pris dans le cabaret un panier à bouteilles. Courfeyrac l'aperçoit soudain au bas de la barricade, « dehors, dans la rue, sous les balles [...], paisiblement occupé à vider dans son panier les gibernes pleines de cartouches des gardes nationaux tués sur le talus de la redoute ». Et il s'enfonce dans la rue, dans toute la longueur de laquelle une vingtaine de morts gisent sur le pavé. Protégé par la fumée, il serpente d'un mort à l'autre ; mais bientôt il parvient au point où le brouillard de la fusillade devient transparent. Les tirailleurs de la ligne et ceux de la banlieue remarquent quelque chose qui bouge. Une balle frappe le cadavre qu'il débarrasse de ses cartouches, une deuxième fait étinceler le pavé à côté de lui, une troisième renverse son panier.

« Gavroche regarda, et vit que cela venait de la banlieue⁵.

Il se dressa tout droit, debout, les cheveux au vent, les mains sur les hanches, l'œil fixé sur les gardes nationaux qui tiraient, et il chanta :

¹ cf. Roman et Bellosta, *Les Misérables, roman pensif*. p. 26

² Dans *Histoire d'un crime*, Hugo raconte que pendant sa visite des barricades, dans le quartier des Halles, on lui avait proposé un fusil : « - Non, lui dis-je. Je resterai ici sans fusil. Je n'entre qu'à moitié dans la guerre civile. Je veux bien y mourir, je ne veux pas y tuer ». (éd. Laffont, p.371)

³ cf. G. Piroué, in *Lui, Hugo*, p. 109.

⁴ Dans *Histoire d'un crime*, Hugo rapporte également cette anecdote personnelle : « Comme j'allais sortir de la barricade Pagevin, on m'a amené un prisonnier, "un mouchard", disait-on. Il s'attendait à être fusillé. Je l'ai fait remettre en liberté. » (éd. Laffont, p. 335)

⁵ Quatre légions de gardes nationaux de banlieue avaient été appelées en renfort. D'où ces deux insultes, pour Nanterre où l'on est laid et pour Palaiseau où l'on est bête... Dans la lettre à sa sœur Charles Jeanne n'a pas caché son mépris pour cette garde nationale rurale, ces " messieurs de la banlieue", qui s'avançaient comme des cosaques. (*A cinq heures nous serons tous morts !* op. cit., p. 58)

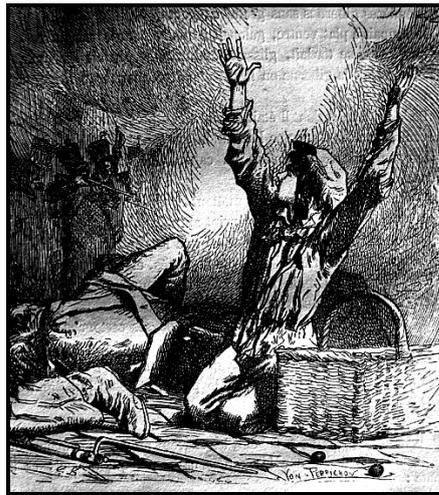
*On est laid à Nanterre,
C'est la faute à Voltaire,
Et bête à Palaiseau,
C'est la faute à Rousseau.*

Puis il ramassa son panier, y remit, sans en perdre une seule, les cartouches qui étaient tombées, et, avançant vers la fusillade, alla dépouiller un autre giberne. Là une quatrième balle le manqua encore. Gavroche chanta :

*Je ne suis pas notaire,
C'est la faute à Voltaire,
Je suis petit oiseau,
C'est la faute à Rousseau.*

Une cinquième balle ne réussit qu'à tirer de lui un troisième couplet :

*Joie est mon caractère,
C'est la faute à Voltaire,
Misère est mon trousseau,
C'est la faute à Rousseau.*



[...] Gavroche, fusillé, taquinait la fusillade. Il avait l'air de s'amuser beaucoup. C'était le moineau becquetant les chasseurs. Il répondait à chaque décharge par un couplet. On le visait sans cesse, on le manquait toujours. [...] Il se couchait, puis se redressait, s'effaçait dans un coin de porte, puis bondissait, disparaissait, reparaisait, se sauvait, revenait, ripostait à la mitraille par des pieds de nez [...]. La barricade tremblait, lui, il chantait. Ce n'était pas un enfant, ce n'était pas un homme ; c'était un étrange gamin-fée.[...] Les balles couraient après lui, il était plus leste qu'elles. Il jouait on ne sait quel effrayant jeu de cache-cache avec la mort. [...]

Une balle, pourtant, mieux ajustée ou plus traître que les autres, finit par atteindre l'enfant feu follet. On vit Gavroche chanceler, puis il s'affaissa. Toute la barricade poussa un cri [...] Gavroche n'était tombé que pour se redresser; il resta assis sur son séant, un long filet de sang rayait son visage, il éleva ses deux bras en l'air, regarda d'où était venu le coup, et se mit à chanter :

*Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à...*

Il n'acheva point. Une seconde balle du même tireur l'arrêta court. Cette fois il s'abattit la face contre le pavé, et ne remua plus. Cette petite grande âme venait de s'envoler. »

Les enfants mêlés aux émeutes sont évidemment exposés autant que les adultes. Mais leurs blessures, *a fortiori* leur mort, prennent une importance symbolique beaucoup plus chargée d'émotion. Louis Blanc cite un enfant de douze ans cruellement blessé à la tête. Et Victor Hugo n'a-t-il pas pensé à Gavroche, ou à son ébauche Chavroche, en parlant de la barricade de la rue Meslay, dans *Histoire d'un crime* : « On renversa une grande charrette, on la coucha en travers de la rue et l'on dépava la chaussée [...] - Cela sera toujours bon pour s'y faire tuer, disait un gamin de 14 ans qui y roulait force pavés » et sera tué à coups de baïonnette¹.

Mais qui pourra oublier la mort de Gavroche !

Pour en accroître encore le caractère tragique et sublime, Hugo recourt à l'antithèse. Au même moment, « le 6 juin 1832, vers onze heures du matin, le [jardin du] Luxembourg, solitaire et dépeuplé, était charmant [...] Il y avait dans les sycomores un tintamarre de fauvettes, les passereaux triomphaient [...], on respirait l'odeur poivrée des oeillets. Les statues sous les arbres, nues et blanches, avaient des robes trouées de lumière² ». Mais il a plu : « les bouquets venaient de se laver ; tous les velours, tous les satins, tous les vernis, tous les ors, qui sortent de la terre sous forme de fleurs, étaient irréprochables. » Le bourgeois qui promène son jeune fils près du bassin reste indifférent devant la misère de deux gamins en guenilles, cependant qu'on entend au loin la rumeur de l'émeute où vient de mourir leur grand frère Gavroche.

Le tocsin de Saint-Merry a maintenant l'accent du sanglot. L'insurrection est abandonnée à elle-même par l'indifférence. L'utopie, devenue émeute parce qu'elle s'impatiait, arrive presque toujours trop tôt. Elle sait d'ailleurs ce qui l'attend, « au lieu du triomphe, la catastrophe ». Il n'est pas étonnant qu'elle se heurte momentanément à une « quantité excusable d'égoïsme », car avec elle « l'idée pure devient voie de fait ». Or, on ne se sert pas impunément de la violence et de la mort : « toute épée a deux tranchants », note Hugo pour lequel aucun remède violent n'est nécessaire.

« On reproche [à la barricade] d'entasser contre le fait social régnant un monceau de misères, de douleurs, d'iniquités, de griefs, de désespoirs, et d'arracher des bas-fonds des blocs de ténèbres pour s'y créneler et y combattre. [...] Le mieux, certes, c'est la solution pacifique. [...] Aucun remède violent n'est nécessaire. Etudier le mal à l'amiable, le constater, puis le guérir. »

¹ éd. Laffont, p. 337.

² Roman et Bellosta observent (*Les Misérables, roman pensif*, p. 249) que « cette description du jardin du Luxembourg reprend sous forme de métaphores les termes de la guerre civile (*Tintamarre, triomphaient, odeur poivrée, trouée*) en les transfigurant en splendeurs délicates et délicieusement pacifiées ».

Mais ne s'agit-il pas d'une autre sorte d'utopie ? En tout cas, une nouvelle fois, Hugo se déclare pour la compréhension, préalable nécessaire à la réconciliation. « Cette réserve faite, et faite en toute sévérité, écrit-il, il nous est impossible de ne pas admirer, qu'ils réussissent ou non, les glorieux combattants de l'avenir, les confesseurs de l'utopie. Même quand ils avortent, ils sont vénérables, et c'est peut-être dans l'insuccès qu'ils ont le plus de majesté. La victoire, quand elle est selon le progrès, mérite l'applaudissement des peuples ; mais une défaite mérite leur attendrissement. L'une est magnifique, l'autre est sublime. »

Et il ajoute cette phrase, admirable par sa force et sa simplicité, qui définit si bien ce qui chez lui aura été une vocation constante : « Il faut bien que quelqu'un soit pour les vaincus. »

Déjà, au début de la Quatrième partie, il avait rapporté les paroles du parlementaire Guillaume du Vair, après la journée des barricades de 1588 : « Il est aysé à ceux qui ont accoutumé d'effleurer les faveurs des grands et saulter, comme un oiseau de branche en branche, d'une fortune affligée à une florissante, de se montrer hardis contre leur prince en son adversité; mais pour moy la fortune de mes roys me sera toujours vénérable, et principalement des affligés. » Que ce soit en 1830, en 1839¹, en 1848, toujours Hugo prend la défense des vaincus, du roi sur le chemin de l'exil, du condamné à mort, des transportés. En mai 1871, il offrira l'asile de sa demeure aux proscrits de la Commune, alors qu'il avait clairement combattu celle-ci ; puis il se battra pour l'amnistie.

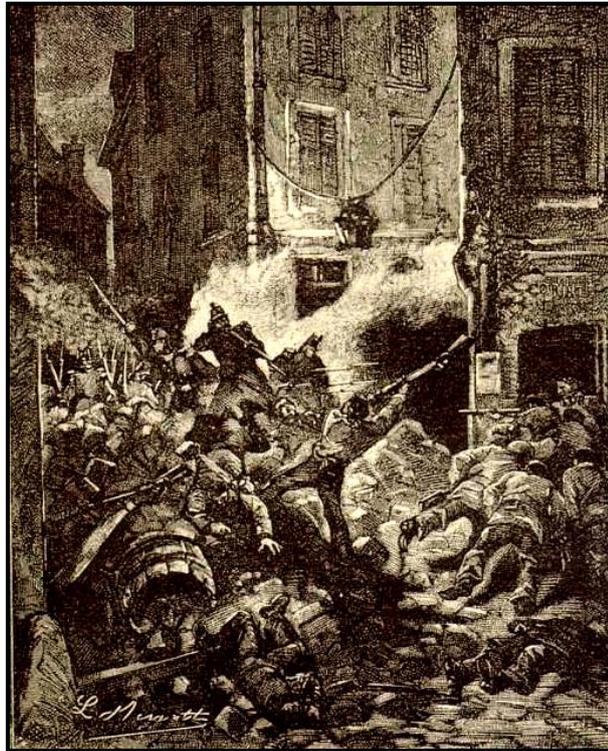
Au fond, si l'insurrection lui déplait, ses acteurs le fascinent : « même tombés, surtout tombés, ils sont augustes; [...] ils font un acte religieux. » A ses yeux, « l'insurgé poétise et dore l'insurrection » qui en a bien besoin, tant elle n'apparaît que comme une masse confuse qui se bat dans l'obscurité. Décidément, il n'est rien de plus étrange, de plus mystérieux qu'une barricade, peuplée de cadavres et de fantômes. Quiconque en sort ne sait plus ce qu'il y a vu :

« On croit avoir touché au suintement des profondeurs inconnues ; on regarde quelque chose de rouge qu'on a dans les ongles. »

¹ Les journées des 12 et 13 mai 1839 l'avaient laissé toujours aussi « distant » à l'égard des mouvements insurrectionnels . Après avoir, de son bureau de la Place Royale, entendu le bruit de la fusillade, il était parti en curieux à la recherche de l'émeute qui se déplaçait. Il y avait vu beaucoup d'enfants de 14 à 15 ans. On lit, dans *Choses vues* : « Quelques-uns ne savent pas charger leur fusil, d'autres ne peuvent le porter. Un de ceux qui ont tiré rue de Paradis est tombé sur son derrière après le coup ». (éd. Laffont, p. 793) « Pauvres jeunes fous ! » écrira-t-il, en parlant des émeutiers. Mais, quelques semaines plus tard, apprenant dans la soirée du 12 juillet que Barbès, l'un des meneurs du mouvement, vient d'être condamné à mort, il écrit un court poème et va le porter lui-même aux Tuileries. Il obtient sa grâce. Barbès l'en remerciera, mais 23 ans plus tard, après s'être reconnu dans le condamné des *Misérables*. Mieux valait tard que jamais.

11. Quand meurt une barricade

« Tout à coup, le tambour battit la charge . L'attaque fut l'ouragan. La veille, dans l'obscurité, la barricade avait été approchée silencieusement comme par un boa [...] Le canon avait commencé le rugissement, l'armée se rua sur la barricade. Les insurgés firent feu impétueusement. La barricade escaladée eut une crinière d'éclairs. L'assaut fut si forcené qu'elle fut inondée d'assaillants; mais elle secoua les soldats ainsi que le lion les chiens, et elle ne se couvrit d'assiégeants que comme la falaise d'écume, pour reparaître l'instant d'après, escarpée, noire et formidable. »



Bien sûr, on peut préférer plus de sobriété mais, il est impossible de ne pas admirer cette personnification de la barricade, véritable être vivant aux yeux de Hugo qui, à Guernesey, observe les vagues donnant vie aux rochers à force de les fouetter. Déjà, nous l'avions entendue se mettre à rire lorsque le canon avait « toussé » pour la première fois. Et voilà qu'elle remue le cou !

« Les assauts se succédèrent. L'horreur alla grandissant.

Alors éclata, sur ce tas de pavés, dans cette rue de la Chanvrerie, une lutte digne d'une muraille de Troie. Ces hommes hâves, déguenillés, épuisés [...] devinrent des Titans. La barricade fut dix fois abordée, assaillie, escaladée, et jamais prise. [...] On se

battait corps à corps, pied à pied, à coups de pistolet, à coups de sabre, à coups de poing, de loin, de près, d'en haut, d'en bas, de partout, des toits de la maison, des fenêtres du cabaret, des soupiraux des caves où quelques-uns s'étaient glissés. Ils étaient un contre soixante. La façade de Corinthe, à demi démolie, était hideuse. La fenêtre, tatouée de mitraille, avait perdu vitres et châssis, et n'était plus qu'un trou informe, tumultueusement bouché avec des pavés. Bossuet fut tué; Feuilly fut tué; Courfeyrac fut tué; Joly fut tué; Combeferre, traversé de trois coups de bayonnette dans la poitrine au moment où il relevait un soldat blessé, n'eût que le temps de regarder le ciel; et expira.

Marius, toujours combattant, était si criblé de blessures, particulièrement à la tête, que son visage disparaissait dans le sang. »

Cependant, « le canon a largement échancré le sommet de la muraille »; la colonne d'attaque apparaît en haut de l'escarpement. Cette fois, c'est fini. Enjolras est fait prisonnier, puis exécuté ; Grantaire s'est réveillé à temps pour partager son sort ; tous leurs compagnons sont morts. Lorsqu'il écrit ces lignes, Hugo a vécu l'expérience des émeutes de décembre 1851. « Rien de plus effroyable que l'intérieur de la barricade prise », lit-on dans *Histoire d'un crime*.

Jean Valjean, portant Marius grièvement blessé et sans connaissance, traverse le champ délavé, et disparaît, s'enfonçant dans l'égout, comme dans un précipice, pour échapper aux soldats furieux . Pourquoi l'égout ? Parce qu' « on y respire la fétidité énorme des catastrophes sociales », et qu'à ce titre il peut être un prolongement en même temps qu'une issue de la barricade où s'est entassée la misère. Portant Marius, Jean Valjean y devient un « être de nuit tâtonnant dans l'invisible et souterrainement perdu dans les veines de l'ombre ». On ne saurait trop insister sur la valeur initiatique de cet « intestin du Leviathan », décrit par Hugo non plus comme une menace pour la ville, mais comme sa réplique¹. C'est un prétexte pour amener le lecteur à toucher le « suintement sinistre des profondeurs inconnues » qu'il devra explorer s'il veut atteindre la lumière.

Ce n'est pas la première fois que Victor Hugo dans *Les Misérables* représente un homme transportant une victime : Thénardier avait porté le Colonel Pontmercy, père de Marius, pour l'arracher non sans équivoque au champ de bataille de Waterloo devenu un cimetière sanglant ; petite rue Picpus, pour échapper à Javert, Jean Valjean avait mis Cosette sur son dos ; Marius avait rapporté près de la barricade le corps pantelant de Gavroche mort, cependant que son père avait été ramené vivant par Thénardier, père de Gavroche. Et voilà que Jean Valjean charge sur ses épaules Marius qui aime Cosette (autrement mais autant que lui), et pour lequel il avait à ce titre conçu de la haine, jusqu'à se réjouir à la pensée qu'il allait peut-être mourir sur la barricade. Ce même geste en des destins croisés ne peut pas résulter de simples coïncidences, il est devenu un leitmotiv pour la trame romanesque.

Marius bénéficie donc d'un sacrifice qui arrache Jean Valjean à sa jalousie mauvaise. De même qu'il a bénéficié de l'acte de courage et d'amour d'Eponine, mortellement blessée en déviant de sa main le coup de fusil destiné à le tuer. Dans les deux cas, il faut bien admettre que sa reconnaissance laisse à désirer. Chacun de son côté, Marius et Jean Valjean étaient

¹ Louis Chevalier relève à juste titre (*Classes laborieuses et classes dangereuses*, p.113 et 240) que, si Victor Hugo cite ses sources à propos des longs développements qu'il consacre au cloaque parisien, il omet cependant l'ouvrage essentiel de Parent-Duchâtelet publié en 1824. Le romancier a certainement utilisé pour ses descriptions *l'Essai sur les cloaques ou égouts de la Ville de Paris, envisagés sous le rapport de l'hygiène publique et de la topographie médicale de cette ville*, réédité en 1836 après la mort du célèbre médecin-hygiéniste : pourquoi ne l'a-t-il pas mentionné ?

entrés dans la barricade pour des raisons étrangères à l'émeute mais dont Cosette était la cause ou l'enjeu ; ils en sortent ensemble, l'un porté par l'autre de telle sorte qu'ils ne font qu'une seule ombre dans le cloaque. Ils en sortent accablés, mais indifférents à l'action collective dans laquelle on ne peut pas dire qu'ils se soient vraiment, clairement, impliqués¹. Sans doute Hugo a-t-il voulu exprimer sa distance - sinon son scepticisme - à l'égard de l'insurrection, qui s'est d'ailleurs soldée par un échec complet.

Contrastée, contradictoire, apparaît la réaction de Gillenormand, lorsqu'on lui rapporte le corps de son petit-fils, sanglant mais blême :

« - Il est mort ! cria le vieillard d'une voix terrible. Ah ! le brigand ! [...] Il s'est fait tuer aux barricades ! en haine de moi ! C'est contre moi qu'il a fait ça ! Ah ! buveur de sang ! [...] C'est bien la peine d'avoir vingt ans. La république, belle fichue sottise ! [...] Tu t'es donc fait arranger comme cela pour les beaux yeux du général Lamarque ! Qu'est-ce qu'il t'avait fait, ce général Lamarque ! Un sabreur ! un bavard ! Se faire tuer pour un mort ! [...] Ce temps-ci est infâme, infâme, infâme, et voilà ce que je pense de vous, de vos idées, de vos systèmes, de vos maîtres, de vos oracles, de vos docteurs, de vos garnements d'écrivains, de vos gueux de philosophes, et de toutes les révolutions qui effarouchent depuis soixante ans les nuées de corbeaux des Tuileries ! Et puisque tu as été sans pitié en te faisant tuer comme cela, je n'aurai même pas de chagrin de ta mort, entends-tu, assassin .

En ce moment, Marius ouvrit lentement les paupières, et son regard, encore voilé par l'étonnement léthargique, s'arrêta sur M. Gillenormand.

- Marius ! cria le vieillard. Marius ! mon petit Marius, mon enfant ! mon fils bien-aimé [...] tu es vivant, merci !

Et il tomba évanoui. »

Gillenormand n'est pas seul à s'être mépris. On s'en souvient, le geste d'Eponine avait conduit Marius à ignorer le message de Cosette, et sa lente approche de la barricade était le fruit d'une erreur provoquée. Malgré les efforts d'Enjolras, les combattants de la barricade n'ont pas très bien compris, avant d'y mourir, le sens de cette insurrection imprévue et vouée à l'échec. Gavroche pas mieux que les autres : lorsqu'il voletait comme un oiseau sur la croupe de la barricade à qui il donnait du panache, il faisait un peu « la mouche du coche ».

C'est d'ailleurs tout à fait ce qu'écrit Hugo : il « murmurait, bourdonnait, et harcelait tout l'attelage ; mouche de l'immense Coche révolutionnaire ». Ils se sont trompés au sujet du père Mabeuf qu'ils ont pris pour un régicide, en tout cas pour un vétéran de 93. Ils n'ont pas réalisé que Marius ne partageait avec eux le danger que comme dans un rêve. Ils n'ont pas compris le comportement étrange de Jean Valjean. Les exemples abondent.

Mais si la tragédie de la barricade n'a pas dissipé toutes les zones d'ombre et de malentendus, du moins a-t-elle provoqué un certain nombre de transfigurations par la voix sourde de l'émeute, le vacarme des fusillades, le tonnerre des canons et le rythme lugubre du tocsin.

Voilà à quoi a servi la barricade.

¹ Mona Ozouf note (*Les aveux du roman*, p. 159 s.) que Marius, venu par hasard sur la barricade, n'y est pas à l'aise : il y est aussi incongru, écrit-elle, que dans les bas-fonds où l'on prépare le guet-apens, ce qui est peut-être excessif.

Elle a permis à Gavroche, simple enfant errant, de devenir un héros universel.

Elle a permis au vieux père Mabeuf, botaniste oublié et bibliophile ruiné, de trouver une mort épique¹.

Elle a permis à Eponine, cette fille perdue, d'exprimer le pur amour qui avait guidé sa main pour sauver la vie de Marius. Pour ce faire, elle a cessé de parler argot, signe de rédemption puisque pour Hugo, « l'argot, c'est le verbe devenu forçat² ». Cette rédemption par l'amour permet en tout cas de rapprocher Eponine de Marie-Madeleine. Autre signe, bien sûr, le stigmatisme laissé au creux de sa main par le coup de fusil qui, sans son geste sauveur, aurait atteint Marius.

Elle a permis à Marius d'exorciser son désespoir par un acte d'héroïsme suicidaire, et de trouver enfin le cœur de Cosette, après une longue période d'inconscience dans les ténèbres. Seule ombre au tableau, mais elle est de taille : Marius ignore qu'un ancien forçat les a, Cosette et lui, arrachés au malheur ; et lorsqu'il en saura plus, son attitude sera bien décevante. Nous ne saurons malheureusement pas ce que deviendront les jeunes époux : petits bourgeois installés dans leur fortune, ou homme et femme de progrès. Marius, c'est un peu Victor, et en 1833, Hugo ne savait pas vraiment quel serait son destin.

Elle a permis à Jean Valjean, au prix d'un engloutissement douloureux dans le cloaque, de se dépouiller de la jalousie et de l'égoïsme qui rendaient trop possessif son amour pour Cosette, de le sublimer en une émouvante abnégation. Son ensevelissement sous une dalle sans nom ne doit pas dissimuler la certitude de son salut. *Lui aussi porte sa croix* : tel est le titre du chapitre IV. Hugo y parle de *salut*, lorsque Jean Valjean marche dans l'égout fétide et lugubre, lorsqu'il trébuche dans le hideux fumier de la ville, comme le Christ montait au Golgotha en trébuchant sous le poids de la croix.

Enfin, ne l'oublions pas, elle a permis à Javert d'entendre sa conscience et d'échapper ainsi à son image. Après avoir « cueilli » Jean Valjean et Marius au sortir de l'égout, n'a-t-il pas renoncé à arrêter celui qui lui avait sauvé la vie ? la mort dans l'âme il est vrai, et au point de se jeter dans la Seine, car c'était trahir son devoir de policier.

¹ On peut donner un autre éclairage à sa mort devant le cabaret *Corinthe* : ruiné, il avait peu à peu vendu les livres de sa belle bibliothèque et en dernier lieu, avant de se joindre aux amis de l'ABC en route vers la barricade, il s'était séparé d'une belle édition de Diogène Laërce. Or cet ouvrage contient un récit de la vie et de la mort à Corinthe de Diogène le Cynique. (Cf. J. Maurel, *op. cit.*) On peut lire dans Rabelais cet épisode du siège de Corinthe. : pendant que les habitants de la ville renforçaient avec ardeur les dispositifs de défense, la barricade en somme, Diogène se donna de l'occupation en faisant rouler le tonneau d'argile qui lui servait de maison, comme Sisyphe avait fait de sa pierre (*Le Tiers Livre*, prologue) . Le sublime voisine une fois de plus avec le ridicule.

² *Misérables*, IV.7.2.

Conclusion

« Derrière la barricade, il n'est, souvent, pas d'autre alternative que le triomphe ou la mort. La fête, ici, précède de peu l'immolation ; le rêve se mêle vite de désespoir¹. » Victor Hugo en a fait plus qu'un lieu de sacrifice : un douloureux instrument de rédemption, ce qui correspond pour lui à une forte et tenace obsession. On sait qu'en 1860, il avait cessé de travailler à *La Fin de Satan* pour reprendre le manuscrit des *Misères*. Or la succession chaotique des poèmes composant cette vaste épopée mène le lecteur au rachat de Satan, à la conversion du mal en bien. Voici, rédigée sur une enveloppe timbrée du 13 février 1860, l'ébauche intitulée *Dénouement*, où *Dieu parle dans l'infini* :

L'archange ressuscite et le démon finit ;
Et j'efface la nuit infâme, et rien n'en reste.
Satan est mort ; renais, ô Lucifer céleste !
Remonte hors de l'ombre avec l'aurore au front !

C'est un peu ce qu'Enjolras aurait pu entendre, du haut de la barricade. Ainsi la révolution intérieure de l'individu se mêle à l'évolution nécessaire que doit connaître la civilisation. Hugo y voit le symbole du combat que le poète doit mener contre la misère matérielle ou spirituelle. Pour lui, c'est parce que le peuple a déversé en elle toute sa misère, que la barricade prend une valeur symbolique. Quelques mois après la publication des *Misérables*, en 1864, il écrira dans *William Shakespeare III* ces lignes essentielles :

« Sacrifie à "la canaille". O poète ! Sacrifie à cette infortunée, à cette déshéritées, à cette vaincue, à cette vagabonde, à ce va-nu-pieds, à cette affamée, à cette répudiée, à cette désespérée, sacrifie-lui, s'il le faut et quand il le faut, ton repos, ta fortune, ta joie, ta patrie, ta liberté, ta vie. La canaille c'est le genre humain dans la misère. La canaille, c'est le commencement douloureux du peuple. La canaille, c'est la grande victime des ténèbres. Sacrifie-lui, sacrifie-toi ! »

Parce que

« La fonction des penseurs aujourd'hui est complexe ; penser ne suffit plus, il faut aimer ; penser et aimer ne suffit plus, il faut agir ; penser, aimer et agir ne suffit plus, il faut souffrir. Posez la plume, et allez où vous entendez de la mitraille ; voici une barricade ; soyez-en². »

¹ Alain Corbin, in *La Barricade* (A. Corbin et J.-M. Mayeur, dir), *op. cit.* p. 29.

² *William Shakespeare*, Paris, 1864, p. 513.

Bibliographie

- AGULHON (Maurice) - "Les citadins et la politique au temps de la monarchie bourgeoise", *Histoire de la France urbaine*, tome 4, pp. 564 à 591 - Seuil, 1983
- BABELON (Jean-Pierre) et d'HUART (Suzanne) (prés.) - Catalogue de l'exposition *Louis- Philippe, l'homme et le roi -1773-1850* - Archives Nationales, 1974
- BLANC (Louis) - *Histoire de dix ans (1830-1840*. Paris, 1842. (tome 3, chapitre VII)
- BOUCHET (Thomas) - *Le roi et les barricades, une histoire des 5 et 6 juin 1832* - Seli Arslan, 2000
- BOURDELAIS (Patrice) et DODIN (André) - *Visages du choléra* - Belin, 1987
- BREM (Anne-Marie de) *George Sand, un diable de femme*, Découvertes Gallimard, 1997
- BUGEAUD (Thomas Robert, duc d'Isly) - *La guerre des rues et des maisons*, manuscrit présenté par Maité BOUYSSY, Jean-Paul Rocher, 1997
- CANLER (Louis) - *Mémoires* . (édition présentée et annotée par J. Brenner . Mercure de France, 1986
- CHARLES (David) - *La pensée technique dans l'œuvre de Victor Hugo*, PUF, 1997
- CHEVALIER (Louis) - *Classes laborieuses et classes dangereuses* . Plon, 1958, rééd. Perrin, 2002
- CORBIN (Alain) et MAYEUR (Jean-Marie) (dir.) - *La Barricade*, Actes du Colloque organisé les 17, 18 et 19 mai 1995 par le Centre de recherches en Histoire du XIX^e siècle, et la Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIX^e siècle - Notamment A.M. Cocula, *la barricade avant la barricade*, M.Huchon, *petite histoire du mot barricade*, A. Lauck, *les troubles de la rue St-Denis*, M. Traugott, *les barricades dans les insurrections parisiennes*, T. Bouchet, *la barricade des Misérables*, D. Charles, *le trognon et l'omnibus : "faire de sa misère sa barricade"*. - Publications de la Sorbonne, 1997
- DAVID (Marcel) - *Le Printemps de la Fraternité, genèse et vicissitudes* . 1830-51 . Aubier, 1992
- [DELESSERT, SCHRAMM et SEBASTIANI (Généraux)] - *Rapports sur les affaires des 5 et 6 juin 1832*, adressés par M. le général Jacqueminot, Chef d'état-major de la Garde nationale, à M. le Ministre de l'intérieur le 12 juin 1832. Imprimerie royale, juin 1832
- DUMAS (Alexandre) - *Mes Mémoires*, Anthologie choisie par Isabelle Chanteur. Perrin. 2002
- ESCHOLIER (Raymond) - *Hugo Roi de son siècle* . Arthaud, 1970
- EUROPE (Revue) - Numéro spécial pour le centenaire de la publication des Misérables, février- mars 1962 - et Numéro de mars 1985, pour le centenaire de la mort de Victor Hugo, notamment, de Bernard Leuillot : *Les barricades mystérieuses*
- FUREIX (Emmanuel) - "Tours de ville frondeurs : les boulevards, la mort et la contestation (1815-1848) ", *Romantisme*, 2006, n° 134, p. 7-18
- FUREIX (Emmanuel) - *La France des larmes. Deuils politiques à l'âge romantique (1814-1840)*. Champ Vallon, 2009
- GILMORE (Jeanne) - *La République clandestine, 1818-1848* . Aubier 1997
- GIRARD (Louis) - *La garde nationale, 1814-1871* . Plon, 1964
- GUESLIN (André) - *Gens pauvres, Pauvres gens dans la France du XIX^e siècle* . Aubier, 1998
- GUILLEMIN (Henri) - *Hugo*, 1951 - rééd. 1981 . Le Seuil, Ecrivains de toujours
- HAZAN (Eric) - *L'invention de Paris* (2^{ème} partie : Paris rouge) - Le Seuil, 2002
- HEINE (Henri) - *De la France* - Tel Gallimard, 1994
- HILLAIRET (Jacques) - *Connaissance du Vieux Paris*, Le Club français du livre, 1959
- HOBSBAWM (E. J.) - *L'ère des révolutions* . Fayard, 1970
- HOVASSE (Jean-Marc) - *Victor Hugo*. Fayard, t.1, Avant l'exil., 2000 ; t. 2-1, Pendant l'exil, 2008.
- HUREL (Alexandre) - *Carnet de barricades (1830-1871)*. Pimientos, 2002

- HUGO (Adèle) - *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, 3^e édition, Paris 1863 (tome 2)
- JAUBERT (Alain) - *Sous les pavés, l'image : la Liberté guidant le peuple* d'Eugène Delacroix. film en vidéocassette . Editions Montparnasse
- JEANNE (Charles) - *À cinq heures sous serons tous morts !* [Lettre à sa sœur, du 10 décembre 1833] présentée et commentée par Thomas Bouchet. Vendémiaire, 2011
- LACRETELLE (Jacques de) et autres - *Victor Hugo* - coll. Génies et Réalités . Hachette, 1967
- LAFORGUE (Pierre) - *Hugo. Romantisme et révolution* . Presses universitaires franc-comtoises, 2001
- LECA (Ange-Pierre) - *Et le choléra s'abattit sur Paris - 1832* . Albin Michel, 1982
- MAUREL (Jean) - « Dépaver l'enfer », in *Résister*, coll. Morales, p. 103 à 117 - éd. Autrement, 2002
- MAUROIS (André) - *Olympio ou la vie de Victor Hugo* . Club du meilleur livre, 1955
- MICHELET (Jules) - *Le Peuple* . Champs Flammarion, 1979
- OZOUF (Mona) - *Les aveux du roman. Le dix-neuvième siècle entre Ancien Régime et Révolution*. Fayard, 2001
- PARENT-DUCHÂTELET (Alexandre) - *Essai sur les cloaques ou égouts de la Ville de Paris, envisagés sous le rapport de l'hygiène publique et de la topographie médicale de cette ville*. A Paris, chez Crevot, 1824 (2^eme édition, J.-B. Baillière, 1836)
- PARFAIT (Noël) - *L'aurore d'un beau jour, Episodes des 5 et 6 juin, Suivis de notes et documents*. Paris, chez Bousquet, mai 1833
- PIROUE (Georges) - *Lui, Hugo* . Denoël, 1984
- PELLETAN (Camille) - *Victor Hugo Homme politique*. Ollendorf, 1907 (3^eme édition)
- PENA-RUIZ (Henri) et SCOT (Jean-Paul) - *Un poète en politique. Les combats de Victor Hugo*. Flammarion, 2002
- RENOUE (Krishnâ) - *Victor Hugo en voyage* . Payot, 2002
- ROMAN (Myriam) et BELLOSTA (Marie-Christine) - *Les Misérables, roman pensif* . (essentiel) Lettres Belin Sup, 1995
- ROSA (Guy) (dir.) - *Victor Hugo, les Misérables* . (recueil d'articles publiés dans diverses revues, par Pierre Malandain, Nicole Savy, France Vernier,, Henri Meschonnic, Robert Ricatte, Jacques Seebacher, Anne Ubersfeld, Bernard Leuillot, Jean-Pierre Richard, Jean Delabroy, Guy Rosa, Jean-Pierre Jossua, Jean Gaudon - Bibliographie en suite de la présentation par Guy Rosa) - Klincksieck, coll. "parcours critique", 1995
- ROSANVALLON (Pierre) - *Le sacre du citoyen, Histoire du suffrage universel en France*. Gallimard 1991
- SAND (George) - *Histoire de ma vie*. Quarto Gallimard. 2004
- SARDA (François) - *Les Arago, François et les autres* . Tallandier, 2002
- SAYRE (Robert) et LÖWY (Michael) - *L'insurrection des Misérables, romantisme et révolution* . Archives des Lettres modernes, Paris, 1992
- SEWELL (William H.) - *Gens de métier et révolutions, Le langage du travail de l'Ancien Régime à 1848* . Aubier, 1983
- TULARD (Jean) - *La préfecture de police sous la Monarchie de Juillet* . Paris, Imprimerie municipale 1964
- UBERSFELD (Anne) et ROSA (Guy) (textes réunis et présentés par) - *Lire les Misérables*. Contributions de France Vernier, Yves Gohin, Bernard Leuillot, Jacques Neefs, Jean Delabroy, Annie Ubersfeld, Claude Habib, Josette Acher, Nicole Savy, Jacques Seebacher, Guy Rosa et Jean Gaudon - José Corti . 1985
- VIGIER (Philippe) - *Paris pendant la Monarchie de Juillet* - Bibl. hist. de la Ville de Paris . 1991
- WINOCK (Michel) - *Les voix de la liberté, Les écrivains engagés au XIX^e siècle* - Seuil, rééd. coll. Points, 2002